

POLICE MAGAZINE

Chambre de mort à Barcelone

*Lire, pages 8,
9 et 10, le début
du passionnant
roman inédit de
LUDO PATRIS et
PAUL KINNET.*

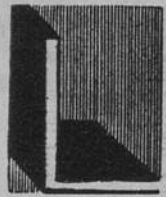
*Pages 2, 3 et 4, nous com-
mençons la publication d'une
série de documents sensation-
nels sur la guerre secrète des
espions par LOUIS BRUNET,
ancien officier du 2^e Bureau.*



AGENTS SECRETS

Souvenirs inédits du Deuxième Bureau

En mission derrière les lignes ennemies.



Les ténèbres d'une froide nuit d'octobre pèsent lourdement sur la terre. Pas de lune, pas d'étoiles; mais, par instants, un météore éphémère monte brusquement dans le ciel, trace une courbe lumineuse et s'éteint en retombant vers le sol. Les lointains sont emplis d'un grondement sourd; on dirait qu'un océan gigantesque lance ses vagues à l'assaut d'une côte de granit.

Soudain, sur cette rumeur indistincte, on perçoit un ronronnement; il grandit, emplît l'atmosphère, puis, d'un seul coup, s'arrête, cassé net. Plus noires encore que le noir de la nuit, deux ombres maintenant s'agitent. Elles parlent, ces ombres; ou plutôt elles murmurent:

- Alors, vieux, à jeudi.
- Six heures du matin, même endroit.
- Courage!
- Bon retour.

Et le grondement recommence, s'amoindrit, s'éteint. Et il n'y a plus que la nuit.

Images de cauchemar? Rêve d'un malade ou d'un obsédé? Nullement. Le grondement, c'est celui du canon; les météores, des fusées. Là-bas, à chaque minute, de pauvres hommes meurent pour leurs patries. C'est la guerre, l'une des époques les plus sombres de la grande tuerie: 1915. Ce qui vient de se passer? Un avion français a déposé un observateur derrière les lignes allemandes, et cet observateur, c'est moi.

Dans le petit pré où m'a abandonné le pilote dont le zinc regagne maintenant sa base, je reste debout, hésitant, la gorge serrée. C'est ma première mission spéciale et la nouveauté, le danger de l'aventure que je suis en train de vivre m'emplissent d'une douloureuse appréhension. Il y a trois heures, nous étions encore bien au chaud dans un petit village de l'Aisne; dans l'arrière-salle d'un estaminet, devant un verre de bière blanche; mon camarade écrit à sa femme, moi je rêve. Maintenant mon copain l'aviateur doit être sauf, mais pour moi l'inconnu commence.

En route! Les minutes passent, et il n'y a pas de temps à perdre. Avant de partir, j'ai appris par cœur sur la carte le chemin que je dois suivre, au long d'un petit bois que, de l'autre côté, borde une rivière; mais, dans la nuit, je suis désorienté. De quel côté marcher? Je ne sais pas. Il faut absolument que je m'oriente en consultant le croquis tracé sur papier pelure que j'ai caché dans un coin de doublure; en cas d'alerte, ce bout de papier peut s'avaler d'une seule bouchée. Seulement il ne faudrait pas que quelque patrouille aperçût la lueur de ma lampe de poche. Les sourcils froncés, je fouille la nuit du regard; vers la droite, une masse plus sombre indique qu'un bois dressé là ses fourrés propres à fournir de bonnes cachettes; je marche dans cette direction.

Je n'ai pas fait cinquante mètres que, soudain, je trébuché et manque de tomber sur les genoux.

« La chance nous favorise, me dis-je en me relevant. Si l'avion, en se posant au hasard, avait roulé jusque-là, nous cassions du bois et notre mission était peut-être terminée. »

En effet, le grand danger de ces atterrissages nocturnes réside dans l'ignorance où l'on se trouve du terrain. Quelques piquets, quelques fils de fer, et c'est le capotage! Un instant plus tard, je suis dans le boqueteau. A l'abri, j'allume la lampe et, d'un coup d'œil, je repère ma position. Impossible de s'égarer: la maison où je dois me rendre est située à moins de trois cents mètres et la petite route qui longe le bois passe à quelques pas de la clairière où elle s'élève. Allons!

Le silence qui m'entoure me remplit d'angoisse. Il me semble qu'on marche derrière moi; je m'arrête net. Non, ce n'est qu'une illusion: le seul bruit que j'entends est celui de mon cœur, qui bat à coups précipités. J'avance encore, mais, décidément, je suis inquiet; sautant le fossé, je marche dans les terres labourées qui étouffent le son de mes pas.

Un quart d'heure s'écoule ainsi. Un quart d'heure pour faire trois cents mètres! Intérieurement je me traite de lâche, ma pusillanimité m'écœure; mais autre chose est de sortir d'une tranchée sous les mar-

LA VÉRITÉ SUR L'ESPIONNAGE: Les quelques mots disent l'originalité singulière des souvenirs que Louis Brunet a rapportés de son passage dans l'armée silencieuse.

Ce qu'il dévoile pour la première fois, c'est l'organisation « réelle » de nos services d'espionnage pendant la guerre, ce sont les missions réelles de nos agents, ce sont les difficultés « réelles » contre lesquelles se débattaient les hommes qui, chargés d'éclairer notre armée et de la protéger contre de sournoises embûches, devaient à tout instant compter surtout sur eux-mêmes pour aboutir à des résultats. Peut-être moins romanesques que beaucoup d'autres histoires, souvent inventées de toutes pièces, ces récits n'en sont que plus passionnants: on y sent mieux la vie, on y voit mieux le danger, parce qu'on sait qu'ils sont l'expression de la vérité sans fards.

Nous verrons Louis Brunet rem-

qui, sous ses ordres et stimulés par leur chef, accomplirent des actes d'une audace extrême. Pour des raisons que l'on comprendra, nous n'avons pu toujours donner les noms exacts de ces personnes courageuses. De même nous n'avons pu désigner clairement les noms de certains individus qui jouèrent un rôle louche dans quelques tractations auxquelles nous faisons allusion. Il y a des misérables qui ont réussi à échapper à la Justice et contre lesquels on n'a pu réunir assez de preuves.

Coupables, certes, ils le furent, mais on se trouva dans l'impossibilité de les faire passer en jugement.

Les lois sont telles que nous ne pouvons désigner autrement que par des initiales ou des noms déguisés des individus qui auraient dû être attachés au poteau de la Caponière.

Louis Brunet a vécu des heures tragiques. Son audace ne connaissait



Louis Brunet.

plissant quelques-unes des missions les plus délicates qu'il mena à bien. A ses débuts, on le charge d'aller recueillir des renseignements derrière les lignes ennemies, tâche qui exige un grand courage physique et surtout une grande force morale; puis, attaché au centre de contre-espionnage d'Annemasse, il fait preuve d'un cran extraordinaire en démasquant et arrêtant une espionne protégée par la faiblesse coupable d'un haut fonctionnaire; plus tard, il prend une part prépondérante dans la lutte contre les pirates des mers en dépistant des femmes qui renseignaient les commandants des sous-marins ennemis et dont chacune avait sur la conscience des milliers d'existences humaines; il passe même en Espagne et fait sauter, au péril de sa vie, une base secrète organisée pour le ravitaillement des sous-marins ennemis; on le trouvera aussi à Salonique où il parvient à dérober le « chiffre » allemand dans la demeure du consul de Turquie; enfin il collabore à la longue et périlleuse enquête dans les régions envahies pour identifier le traître qui rédigeait la trop fameuse « Gazette des Ardennes », organe créé par l'ennemi pour démoraliser les populations belges et françaises.

Dans chacune de ces missions, la mort le guettait à chaque pas. Louis Brunet eut affaire à de terribles adversaires. Il eut aussi des collaborateurs

pas de bornes. Qu'y gagna-t-il? Aucune renommée: le combat sous le masque n'est pas de ceux qui rapportent des galons. Il termina la guerre comme lieutenant de cuirassiers. Les décorations qu'il obtint — rosette de la Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre avec palme et deux étoiles, — les citations dont il fut l'objet, c'est au front qu'il les gagna. Lisons-les:

A l'ordre de l'armée, le 5 mai 1915: « Aspirant d'infanterie de la plus grande valeur morale; sous un violent bombardement, a entraîné ses hommes à l'assaut d'un réduit de mitrailleuses ennemies; avec le plus absolu mépris du danger, a ramené dans nos lignes les servants avec leurs pièces. »

A l'ordre de la division, le 6 février 1916: « A la tête de sa compagnie a résisté héroïquement aux assauts de l'ennemi; ne s'est laissé évacuer qu'après l'arrivée d'un renfort. »

A l'ordre du régiment, le 26 septembre 1918: « Grièvement blessé à la tête en entraînant ses hommes à la poursuite de l'ennemi. »

Payant de son esprit et payant de son corps (il fut blessé quatre fois), tel fut l'homme.

Et, maintenant, faisons un bond de vingt-quatre ans en arrière. A la recherche du temps perdu dont il faut souhaiter, aujourd'hui plus que jamais, qu'il ne sera jamais du temps retrouvé.

mites et les balles, autre chose d'errer tout seul en pays ennemi, à la recherche de renseignements dont le moindre m'enverrait sans phrase au poteau d'exécution.

Enfin mes yeux écarquillés distinguent dans les ténèbres la silhouette d'une bâtisse. Je pousse un soupir et m'élançe. Déception: mon plan portait une seule maison et il y en a deux. Quelle est la bonne?

Durant quelques secondes, je reste interloqué. Tous mes sens sont aiguisés par l'inquiétude; soudain, de la ferme de droite, me parvient un murmure confus de voix. Je me glisse à pas de loup jusqu'à la plus proche fenêtre d'où, par l'interstice d'un volet de bois, glisse un léger rais de lumière. Lumière douce d'une lampe à huile. J'essaie de voir, mais la fente est trop mince. J'essaie de comprendre, mais on parle en flamand; je sais assez bien l'allemand pour deviner le dialecte des Flandres, mais il faut que les interlocuteurs prononcent bien et que la conversation soit lente. Du murmure qui vient jusqu'à moi je ne distingue rien.

Que faire? Vais-je attendre jusqu'au jour dans ce jardin, au risque de me faire prendre par une patrouille en reconnaissance? J'écoute avec une attention déçuplée. Trois voix se mêlent: une de femme, une d'homme rude et basse, une autre d'homme qui chevrote. C'est celle-ci — une voix de vieillard — que je comprends le mieux parce qu'elle est la plus lente. Cette fois, je traduis quelques mots, mais ils ne m'éclairent pas sur l'identité des habitants. Enfin le vieillard prononce:

— Je t'ai toujours dit, François...

Je n'en écoute pas davantage. L'homme chez lequel je suis attendu s'appelle François Vandenhout. Il serait bien étonnant que, dans ces deux maisons voisines, il existât deux François. Je me décide et, doucement, je frappe au volet.

D'un seul coup les voix se taisent. Personne ne bouge. Je frappe de nouveau. Cette fois, les chaises remuent et un pas lourd s'approche de la fenêtre. A travers le volet, tout bas, quelqu'un interroge:

— Que me veut-on, à cette heure?

Il est en effet plus de minuit.

Dans ce jardin ouvert à tous les vents, si près d'une route, je n'ose rien dire qui puisse me compromettre. Au lieu de répondre à la question et de révéler qui je suis, je bredouille simplement:

— Ouvrez... La fenêtre au moins...

Un instant de silence, qui me paraît interminable, me montre que, de l'autre côté du mur, le fermier hésite; je demande:

— Vous êtes bien M. Vandenhout?

Le fait que je sache son nom le décide:

— La porte est à gauche, dit-il.

Un rectangle vaguement lumineux se découpe dans le mur. Je suis comme happé et je me retrouve dans une toute petite entrée aux murs blanchis à la chaux.

— Que voulez-vous à Vandenhout? répète l'homme qui m'accueille en me toisant d'un regard inquiet.

Il faut avouer que je n'inspire guère confiance. Je me suis, pour remplir ma mission, habillé comme le plus pauvre des ouvriers de culture; je porte une veste grise assez sale, un pantalon de velours très élimé et une houppelande noire visiblement raccommodée. Mais j'entr'ouvre le col de ce pardessus et je montre le coin d'un cache-nez de laine rouge et jaune. En même temps je souffle:

— Officier français.

Aussitôt, la porte de la salle commune s'ouvre toute grande:

— Entrez et soyez le bienvenu.

L'homme se tourne vers la femme et le vieillard qui, sans bouger, m'ont regardé entrer:

— Ne craignez rien. Il vient de « là-bas ».

Et, de ses gros doigts durcis par les rudes travaux, il touche la laine de l'écharpe, signe de ralliement. Je remarque à ce moment qu'il ne se sert que de sa main gauche; sa manche droite flotte.

— Un accident, m'explique-t-il. J'ai eu le bras pris dans une batteuse. C'est pour ça que je ne suis pas parti.

Mais la voix du vieillard chevrote de nouveau:

— Il ne faut pas que vous restiez ici, mon officier. A tout moment, une patrouille peut passer et être attirée par la lumière.

— Le père a raison; venez tout de suite dans la cachette.

— Je vous y porterai un bouillon chaud et de la bière, fait la femme.

Par un petit escalier aux marches craquantes on me fait descendre dans la cave dont la porte, en grinçant, se referme sur nous. Mon hôte allume une bougie.

— Il n'y a pas de soupireuil, m'explique



— Pas de sous... Poches vides !

— Il. Vous ne craignez donc rien si vous ne faites pas de bruit. D'ailleurs, vous ne resterez ici que jusqu'à l'aube ; d'ici là, je vais établir mon plan. Vous, reposez-vous pendant ce temps-là ; ma femme va vous apporter des couvertures ; il y a un banc sur lequel vous pourrez vous étendre... Si vous entendez du bruit, ne vous inquiétez pas.

Une demi-heure plus tard, réchauffé par le bol de bouillon, je suis seul dans les ténèbres. La porte de cette espèce de tombeau s'est refermée sur moi. J'essaie consciencieusement de dormir, mais c'est peine perdue ; trop de pensées tournent dans ma tête, toute cette aventure s'est déroulée sur un rythme si hallucinant. Dans le silence, dans cette atmosphère confinée et humide qui m'opresse — l'air n'arrive que par les interstices de la porte — j'en arrive, par l'effet de la torpeur qui m'envahit, à me demander si je suis encore vivant. Enfin, après un temps que je ne peux évaluer, je tombe dans un lourd sommeil.

Un vacarme subit me réveille. De gros rires emplissent la maison au-dessus de ma tête, j'entends un concert de voix dont la plupart ont, à ce qu'il me semble à travers la voûte de la cave, l'accent tudesque. Je me lève en toute hâte et vais coller mon oreille à la porte, mais aucune des marches de l'escalier ne résonne : nul ne descend. Peu après, tout ce bruit cesse et, cette fois, quelqu'un vient.

— N'ayez pas peur, souffle-t-on de l'autre côté de la porte ; c'est moi, François.

Et mon hôte paraît, portant un bol de café fumant. Pauvre jus fait surtout avec de la chicorée, mais que mon estomac accueille tout de même avec plaisir.

— Vous avez dû vous demander ce qui se passait ; c'est qu'en raison des importants effectifs logés autour de la ville j'ai obtenu l'autorisation de vendre aux soldats de passage de petits articles de bazar. Les hommes que vous venez d'entendre étaient des clients. Il faut bien vivre, n'est-ce pas ? D'ailleurs, ce commerce va vous être utile pour votre mission.

— Comment cela ?

— De nouvelles troupes sont arrivées ici tout récemment ; ne pouvant plus suffire au travail, j'ai demandé il y a trois jours une permission supplémentaire pour que mon beau-frère vienne m'aider ; comme je suis estropié et qu'il faut passer dans les cantonnements, j'ai trop de peine à pousser tout seul ma voiture. L'autorité allemande vient de me l'accorder. Je vais donc faire savoir à mon beau-frère, par quelqu'un de sûr, qu'il n'a pas besoin de se déranger et, pendant quelques jours, vous allez le remplacer. Ce travail vous permettra d'aller partout et de tout voir sans paraître suspect.

— Et comment vais-je m'appeler ?

— Henri Primet. Vous êtes wallon, originaire de la banlieue de Bruxelles. Savez-vous imiter l'accent belge ?

— Un peu.

— Bon ! Pourtant, je vous conseille de ne pas trop parler : les gendarmes allemands sont méfiants et ont l'ouïe fine.

Vers sept heures, nous nous mettons en route. Attelé dans les brancards d'une petite charrette à bras, je tire de toutes mes forces, mais ma besogne ne m'empêche pas d'observer ce qui nous entoure. François marche à l'arrière ; lui aussi a l'œil aux aguets.

A mesure que nous approchons de la ville, le nombre augmente des soldats qui passent sur la route. Il y en a de toutes armes et je voudrais bien pouvoir noter les numéros de leurs régiments, mais il faut me fier à ma seule mémoire ; si je prenais la moindre note, je courrais le risque d'être

aussitôt repéré. Pendant que nous observons ainsi, le commerce va plutôt mal ; tous ces militaires semblent démunis d'argent ; ils viennent voir l'éventaire étalé sur la charrette, mais aucun d'eux n'achète. Ostensiblement, François se plaint ; quelques-uns des soldats s'excusent et, avec effort, expliquent :

— Pas de sous... Poches vides !

S'ils savaient comme je m'en moque ! Vers midi, nous entrons dans la ville. Là, le spectacle est fantastique ; nous tombons dans une véritable cohue en uniforme. Il y a tant d'hommes dans les rues, se pressant, se mêlant, se bousculant, que les rues elles-mêmes semblent marcher. Cet afflux de forces me prouve que l'état-major, en me chargeant de ma périlleuse mission, ne m'a pas envoyé au hasard : une offensive se prépare sûrement dans ce secteur. Après un repas pris sur le pouce, nous poursuivons notre randonnée ; ici la vente va mieux et, par les brèves réflexions qu'échangent nos clients, nous obtenons quelques renseignements très intéressants sur les mouvements de troupes qui viennent de s'effectuer. S'ils se doutaient, les malheureux, qu'ils parlent devant un ennemi et que leurs imprudentes confidences seront peut-être la cause de leur défaite !

Au soir, nous sommes esquivés. C'est à peine, pour ma part, si je peux lever les pieds ; à force de traîner la voiture, mes bras sont douloureux comme si on les avait roués de coups. Pesamment, lentement, nous regagnons la maison de François. Une soupe fumante nous attend et nous reconforte. Le dîner expédié, nous étalons sur la table notre marchandise comme si nous voulions faire notre inventaire.

— Il ne sera pas long ! dit en souriant mon compagnon. Nous avons, au cours de cette longue journée, gagné tout juste vingt-trois marks. Pour gagner si peu, je n'avais pas besoin de faire venir mon beau-frère !

A l'abri de notre pacotille, nous étalons alors des feuilles de papier et, en confrontant nos souvenirs, nous nous efforçons de refaire la liste de toutes les unités que nous avons rencontrées.

— Rappelez-vous, dit l'un, au coin de la rue de la Loi, nous avons croisé deux artilleurs.

— Et des hussards à l'angle de la place du Marché, devant la brasserie.

Peu à peu, notre précieuse récapitulation se complète.

— Maintenant, dit François, il faudrait bien savoir quand partent tous ces régiments et où ils vont.

— C'est bien le diable si nous ne l'apprenons pas demain. J'ai encore deux jours à rester avec vous puisque l'avion ne doit venir me chercher que jeudi.

— Pour moi, le départ ne doit pas être bien loin ; les troupes ne séjournent jamais longtemps ici.

Juste à cet instant, un coup sec ébranle la porte et, avant qu'on ait eu le temps de répondre : « Entrez », le battant s'ouvre tout grand et plusieurs hommes piétinent dans l'entrée. D'un geste prompt, nous avons, François et moi, éparpillé une foule de petits objets sur nos papiers. Plusieurs uniformes « feldgrau » apparaissent et je sens un pincement au cœur en constatant que la petite troupe qui vient de faire irruption est composée de quatre hommes et d'un sous-officier : exactement le compte pour une arrestation.

Mais François ne semble nullement troublé.

Quatre hommes et un sous-officier font irruption dans la maison.

moisira pas ici, car les nouvelles unités nous quittent après-demain.

— Déjà ! En êtes-vous sûr ?

— Absolument certain. Vous savez qui me renseigne.

Tandis que le sous-officier se rengorge sous les yeux admiratifs de ses soldats, François m'explique que Karl a à la ville une amie, Catherine, qui fait le ménage chez le commandant de la place. Le sous-officier baisse la voix :

— Il paraît qu'ils vont tous du côté de Soissons.

— Ça va faire un vide par ici.

— Je comprends. Il y a là une armée tout entière.

— Une armée ? Pas possible !

— Si. Le général commandant habite au château. C'est von Huttier. Un as !... Ça va barder là-bas.

Un silence profond tombe tout à coup. Pour cacher la joie qui m'étrangle et fait briller mes yeux, je baisse les paupières. Les Allemands, eux, songent à tous les pauvres diables qui vont aller dans quarante-huit heures à la grande tuerie, et dont tant ne reviendront plus jamais. Ce qui ne l'empêche pas, lui, de « se planquer » bien à l'abri dans cette petite ville de l'arrière, grâce à la protection de Catherine, dont la toute-puissance agit en sa faveur dans les bureaux de son patron.

Avec quelle joie je me couche ! Ce soir, je n'ai pas besoin d'aller me terrer dans la cave ; je m'étends dans un vrai lit et, comme je suis mort de fatigue, comme aussi j'ai la conscience en paix puisqu'une bonne partie de ma mission est déjà accomplie, je ne tarde pas à dormir. Demain, de nouveau, la charrette m'attend.

Le lendemain, je me glisse sans plaisir entre les brancards. Je n'ai plus rien à apprendre ; il va falloir s'exténuer pour rien ; mais, si l'on ne me voyait plus, ma présence dans le pays deviendrait aussitôt suspecte. D'ailleurs, cette fatigante promenade n'est pas tout à fait inutile ; nous apprenons que, dès le lendemain, les troupes sont consignées.

— Vous pas faire demain beaucoup commerce, nous disent des soldats.

François fait mine de se désoler :

— Moi qui ai fait venir mon beau-frère parce que je croyais avoir plus de travail que je n'en pourrais faire !

Un Allemand éclate de rire :

— Il n'y a plus qu'à le renvoyer.

— C'est ce que je vais faire, mais on ne va voir que moi à la Kommandatur.

En même temps, d'un clin d'œil, François me fait comprendre que tout va pour le mieux. Bientôt, nous sommes au bureau de la place ; mon hôte s'explique et sa

— Wie geht's, Karl ? (1) demande-t-il avec un sourire.

— Sehr gut (2).

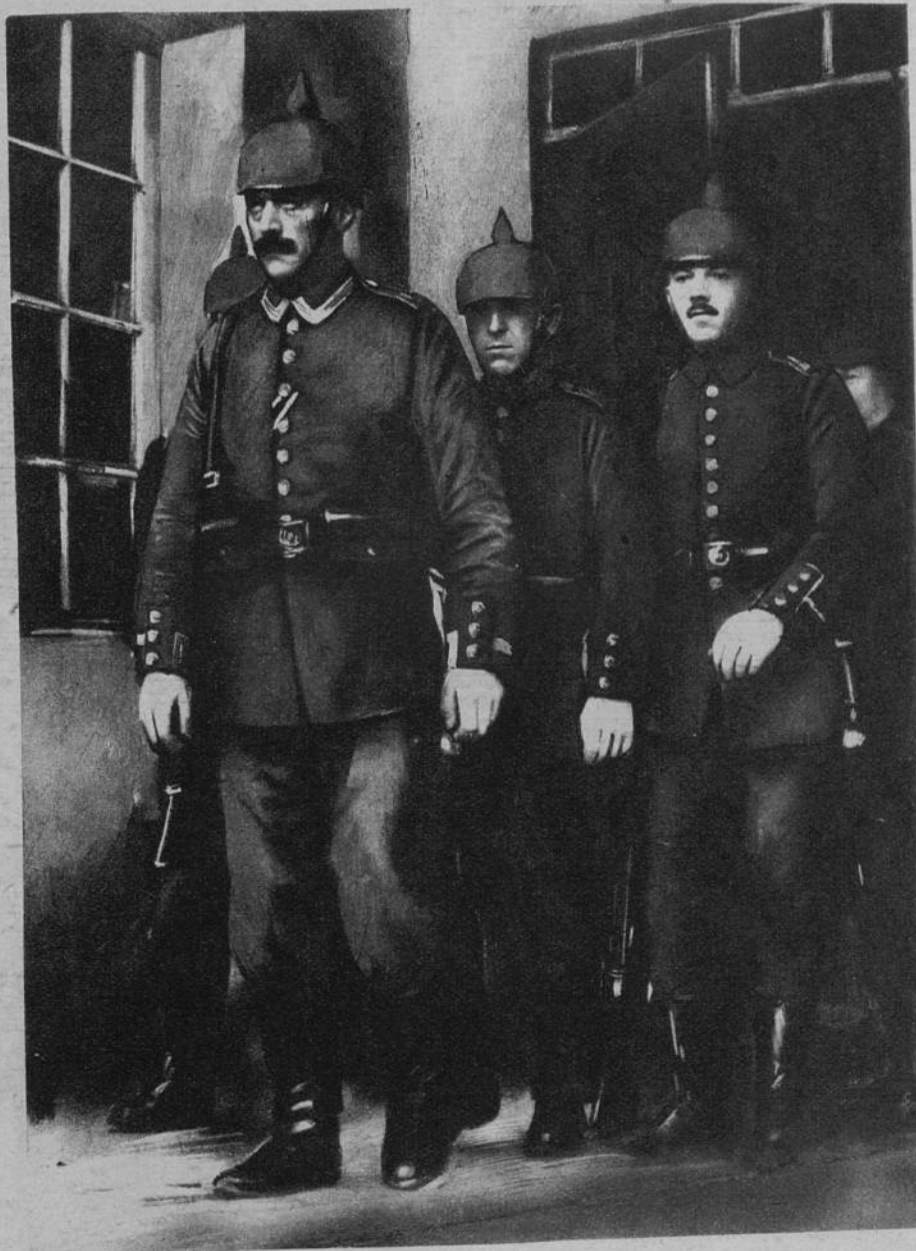
Et la conversation s'engage avec cordialité. La femme de mon hôte avance des chaises et apporte des verres qu'une bière dorée emplit bientôt. On bavarde comme entre vieux copains. François me présente et Karl s'écrie :

— C'est le beau-frère que vous attendiez ! Restera-t-il longtemps avec vous ?

— Cela dépend. Comme il n'est venu que pour me donner un coup de main à cause de l'arrivée des renforts, il s'en retournera chez lui dès que ceux-ci seront partis.

— En ce cas, fait le feldwebel, il ne

(1) — Comment ça va, Charles ?
(2) — Très bien.



déception est si bien feinte qu'on lui accorde sans peine un laissez-passer pour le prétendu Henri Primet, natif de la Wallonie.

— Maintenant, me glisse-t-il, votre départ cette nuit passera absolument inaperçu. Vous êtes en règle.

Le soir, dans la maisonnette de François, un dernier repas nous réunit autour de la table familiale. Singuliers retours du cœur : je suis triste maintenant de quitter ces braves gens qui m'ont accueilli avec tant d'amitié et qui, comme moi, risquent à tout moment leur vie pour la victoire de la patrie. Nous restons là, échangeant de rares paroles, sans pouvoir nous décider à aller nous coucher. La pluie, qui tombe par rafales et bat furieusement les volets, ajoute à la mélancolie de la scène.

— Vous aurez plus de peine pour repartir, dit la femme de mon hôte, mais ce n'est pas un mal ; par ce sale temps, les gendarmes ne courent guère les routes.

Enfin nous nous séparons. Je dors péniblement, me réveillant toutes les demi-heures. A quatre heures, François frappe à ma porte.

— Il est temps, me dit-il simplement. D'un bond, je suis debout. Nous nous étreignons. Je sens mes yeux qui se mouillent. Allons ! ce n'est pas l'heure de s'attendrir. Un dernier bol de café, de ce café à la chicorée dont, après tant d'années, j'ai encore parfois le goût sur la langue, quand je songe à la guerre.

Et me voilà dehors. La tempête s'est encore aggravée. J'ai à peine fait cinquante mètres sur la route que je suis trempé jusqu'aux os. Sans hésiter, je refais à l'inverse le chemin que j'ai suivi la première nuit ; j'approche du petit champ où l'avion s'est posé quand, brusquement, un bruit suspect retentit devant moi sur la route. Je m'arrête net ; malgré l'eau qui ruisselle sur moi, je me sens tout à coup en sueur. En effet, j'ai reconnu le bruit cadencé que font les pas d'une petite troupe en marche. Malheureusement pour moi, la pluie n'a pas empêché les patrouilles de sortir.

En une seconde, je m'imagine perdu. C'est à peu près l'heure fixée pour le retour du pilote qui m'a amené ; si l'avion apparaît tout à coup, que va-t-il se passer ? Non seulement le pilote et moi-même paierons notre audace de notre vie, mais l'enquête remontera jusqu'à François. Et il n'y a rien à faire ! Le cœur serré par une angoisse mortelle, je me jette à plat ventre dans le fossé. La pluie l'a changé en torrent. L'eau me glace, je patauge dans la boue ; mais qui pourrait m'apercevoir là ? La patrouille passe maintenant tout près de moi ; les hommes bavardent et je reconnais la voix de Karl. Dès que je le juge assez loin, je me relève et m'ébroue. J'ai l'air d'un chien qui sort de la rivière ; impression désagréable, mes vêtements collent sur mon corps et, à chaque pas, l'eau gicle de mes souliers. Vais-je rester

là ? C'est bien dangereux ; la patrouille est encore bien près et le vrombissement de l'avion pourrait l'alerter. Rapidement, mon parti est pris : je vais longer la rivière et c'est bien le diable si, à cinq cents mètres plus haut, je ne trouve pas une prairie propre à l'atterrissage ; avec ma lampe de poche je ferai des signaux et, comme mon pilote sera aux aguets, il ne pourra pas ne point les apercevoir.

Et si ce sont les ennemis qui les aperçoivent ?... Eh bien, c'est une chance à courir.

En hâte, je suis la rive du petit cours d'eau dont l'eau étincelle vaguement dans les ténèbres et sur lequel la pluie crépite. L'heure avance, l'aube ne doit plus être bien loin ; je vois une brume blanchâtre traîner au ras du sol. Verra-t-on ma lampe dans ce coton ?

J'attends, l'oreille tendue. Une demi-heure s'écoule. M'a-t-on oublié ? Dans ce cas, arriverai-je à gagner les lignes et à les traverser sans être pris ?

Tout à coup, un ronronnement lointain semble percer la brume. Rapidement il se rapproche. Je danserais de joie. Ma lampe allumée à bout de bras, je fais de grands gestes. Bientôt émerge du brouillard le fuselage de mon sauveur. Un instant encore et sa fine silhouette se pose dans l'herbe, roule, rebondit et s'immobilise. Je cours aussi vite que me le permet la terre détrempée et je serre dans mes bras l'homme emmitoufflé qui vient de sauter de la carlingue.

Le reste se déroule comme un rêve : l'appareil est retourné dans la direction de la France, l'hélice tourne, nous décollons, nous prenons de la hauteur.

Deux heures plus tard je remets entre les mains de mon chef le précieux petit papier qui, en permettant de parer à la prochaine offensive de l'ennemi, sauvera un coin du territoire français et la vie de quelques milliers de braves gens...

LES DYNAMITEURS TOMBENT DU CIEL

Telle fut ma première mission spéciale. L'histoire de ces explorations aériennes commence en 1915, quand on se rendit compte que les moyens ordinaires dont disposaient les services de contre-espionnage ne suffisaient pas à éclairer le Grand Quartier Général sur les mouvements des troupes ennemies, la nature et l'importance des effectifs engagés sur tel ou tel point du front, la vulnérabilité de tel secteur. Jusque-là on s'était contenté des vieilles méthodes utilisées dans toutes les guerres précédentes : par des coups de main, on s'emparait de quelques prisonniers et on les interrogeait. Mais que valaient des déclarations obtenues dans de telles circonstances ? Les uns ne savaient presque rien, les autres

se taisaient ou mentaient ; dans l'ensemble, presque tous ces hommes, soumis le plus

— Je me jetai à plat ventre dans le fossé.

souvent à un bombardement de plusieurs heures, arrivaient hébétés dans nos lignes et les renseignements qu'on pouvait leur arracher étaient si imprécis, si contradictoires qu'on pouvait à peine les utiliser.

On décida alors d'organiser des expéditions derrière les lignes ennemies. Avec les intelligences qu'on avait dans les régions envahies, il était facile d'obtenir directement des indications très importantes ; le tout était d'aller les chercher. L'avion était tout désigné pour cette tâche. Plusieurs hardis pilotes, des casse-cou, s'offrirent aussitôt pour remplir ces missions périlleuses ; le plus célèbre fut sans contredit Védriens.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler du populaire « Julot », l'un des premiers grands aviateurs d'avant-guerre, l'homme qui, avec les « coucous » plus ou moins rétifs dont on disposait alors, en ce temps où l'on en était encore aux premiers balbutiements de l'aviation, osa se poser sur le toit des Galeries Lafayette. Jules Védriens avait été réellement mis au monde pour ces coups d'audace où il fallait voler de nuit, à l'aveuglette, franchir les lignes allemandes, atterrir dans l'obscurité sur des terrains inconnus ; il ne tarda pas à s'y couvrir de gloire.

Les équipes qui prenaient part à ces reconnaissances n'étaient en général composées que de deux hommes, le pilote et l'officier de renseignements ; il n'arriva que rarement qu'un second observateur fût adjoint aux deux membres ordinaires de l'équipage, lorsque l'opération devait durer plusieurs jours. Un homme lutta avec Védriens d'intrépidité et lui disputait le premier rang : c'était le pilote au chandail rouge, le fameux Jean Navarre. Le type parfait du fou volant. Mépris absolu du danger : ce fut lui le premier qui, en plein ciel, descendit un avion ennemi ; virtuosité presque sans égale : il inaugura les combats aériens sur un vieux zinc dont il fallait lâcher les commandes pour empoigner la mitrailleuse ; avec cela, de véritables crises d'inconscience durant lesquelles ses nerfs malades lui faisaient commettre les pires excentricités : un jour, lancé en plein Paris à une vitesse de bolide au volant de sa petite auto, il manqua d'écraser plusieurs agents ; un autre, dans un théâtre, il injuria un officier supérieur. Mais sa gloire excusait tout.

Je fus, une fois, adjoint à ce héros. — Mission dangereuse, je ne vous le cache pas, m'avait dit mon chef. Vous connaissez Lörrach.

C'était une petite ville toute proche de la frontière suisse, non loin de Bâle, dont bien avant la guerre les Allemands avaient fait leur principal centre d'espionnage.

— Des traîtres que nous voulons identifier à tout prix ont vendu à l'ennemi d'importants renseignements. Il nous faut les dossiers qu'ils ont constitués et qui sont déposés là-bas dans un petit bureau attendant au centre des archives de guerre. Ce centre est installé dans une caserne désaffectée. Regardez ce plan : le local qu'il s'agit de cambrioler y est marqué en noir.

« Ce vol, mon cher Brunet, est déjà difficile. Mais ce n'est pas tout ce que nous voudrions réclamer de vous. Vous feriez un vrai coup d'éclat si, les documents pris, vous anéantissiez le bureau où ils se trouvent. Il y a là dedans certainement un tas de renseignements qui nous nuisent ; quel atout pour nous s'ils étaient détruits ! »

Je réfléchis quelques instants : — Mon commandant, ce n'est pas impossible. Nous pourrions facilement y mettre le feu, mais je n'ai pas confiance dans l'incendie : les Allemands arriveront bien à l'éteindre et certains papiers, les plus importants peut-être, seront sauvés des flammes. Une cartouche de cheddite là dedans, et tout est pulvérisé d'un seul coup.

— Excellente idée, mais une cartouche d'explosif n'est pas facile à emporter dans une telle randonnée.

— J'essaierai. Je voudrais même en emporter deux ; si l'une ratait...

Le commandant me serra la main. — Bonne chance ! me dit-il.

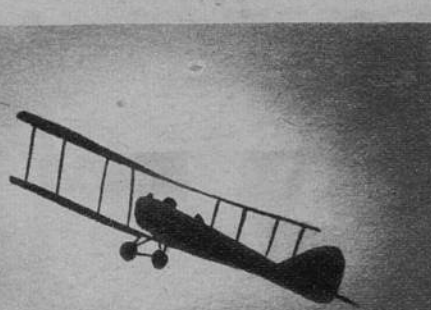
Mais je lus dans ses yeux qu'il appréhendait de ne plus me revoir.

— Pour une telle mission, ajouta-t-il, il vous faut un as comme pilote. Je vous donne Navarre.

Nous partons vers neuf heures. Je me suis déguisé en marchand forain. Dans une sorte de sac comme en portent les marins de tous les pays du monde, j'ai entassé une foule de petits objets, tous « made in Germany » bien entendu. Mais la marchandise la plus précieuse que je transporte se trouve dans les poches de mon veston : une cartouche de cheddite dans chacune d'elles. Sous mon chandail, un long cordon Bickford est roulé comme une ceinture. Avec une pareille charge, je peux réduire en un tas de gravats un immeuble de cinq étages.

— La vie est belle ! s'écrie Navarre en décollant.

Dans le fracas du moteur, cette simple phrase lancée comme un défi m'emplit d'un cran à toute épreuve. Les deux mains posées sur mes dangereux petits paquets



pour les protéger des chocs, je m'abandonne à l'indicible griserie que composent la vitesse, l'aventure, le danger. Nous allons. Soudain, d'un geste de la main, Navarre me fit signe que nous approchions. Un brusque coup dans la poitrine, comme un swing ; puis toute mon attention tendue, mes poings serrés, mes yeux fouillant les ténèbres et cherchant à percer la nuit pour apercevoir là-bas, au milieu de bâtiments anonymes, la banale petite pièce où, dans quelques instants, j'allais, pour le service de ma patrie, allumer la flamme de la mort.

Dès que nous sommes posés dans un pré, je serre l'épaule de mon compagnon :

— Alors, entendu ? Je te retrouve ici dans deux heures.

Je saute, je fais quelques pas. Une voix m'arrête :

— Hé, vieux ! murmure Navarre qui m'a rattrapé. Je vais avec toi !

— Avec moi ! Tu n'y penses pas ! — Pourquoi ça ? Je ne suis pas en uniforme.

— Sans doute, mais tu n'as guère l'allure d'un colporteur.

— La nuit, on me prendra pour un habitant du pays. D'ailleurs je peux te rendre service et l'affaire est trop belle pour que je reste stupidement à l'attendre. A deux, on peut cambrioler en un rien de temps, surtout si, comme on nous l'a dit, les bâtiments sont surveillés par une seule sentinelle mobile.

Il avait l'air si résolu que je ne pus m'empêcher de sourire :

— Si je t'ordonnais de rester, tu resterais ? dis-je.

— Non !

— Alors, pour t'éviter ce grave refus d'obéissance, je te donne l'ordre de m'accompagner.

Il me donna une affectueuse bourrade et nous partîmes côte à côte.

Ma petite boussole lumineuse nous mit aussitôt sur la bonne route. Une aigre bise de décembre nous gelait le nez et les oreilles. Bien que rompus tous deux aux dangers, nous avançons avec inquiétude dans ce pays inconnu. Pour éviter que nos pas ne donnent l'alerte en résonnant sur la terre gelée, nous marchions dans les labours en suivant le chemin. Marche harassante qui ne nous permit de couvrir qu'en quarante minutes les deux kilomètres nous séparant de la caserne « Kronprinz Wilhelm ».

Enfin je reconnus, se découplant sur le ciel étoilé, la silhouette des bâtiments qu'on m'avait décrits. Sur la droite devait descendre un chemin creux longeant les murs par où il ne serait peut-être pas impossible de s'introduire dans la caserne. Sur la pointe des pieds, nous avançons jusqu'à la muraille et y collons notre oreille. Un bruit cadencé nous parvient de l'intérieur : le pas de la sentinelle.

— On y va tout de suite ? me souffle Navarre.

— Oui. Il y a là-bas un angle où l'on peut tenter l'escalade.

Arrivé à l'endroit choisi, je lui recommandai de quitter ses souliers. La saillie des pierres nous cache complètement ; il ne peut pas y avoir de place plus propice. D'un bond me voici sur les épaules du pilote ; j'empoigne le faite du mur, mais, pour se hisser jusque-là il faut progresser avec une prudence de Sioux : une plaque de mortier se détachant sous mes pieds, un heurt trop violent des genoux peuvent alerter le soldat qui fait les cent pas de l'autre côté. Enfin me voici au haut ; je tends la main à Navarre qui, le plus doucement possible, me rejoint. Il n'y a plus qu'à attendre que la sentinelle soit à l'autre bout de sa promenade ; quand nous ne l'entendons presque plus, nous nous glissons à terre, je saisis mon compagnon par la main et je l'entraîne dans la direction marquée sur mon plan.

Voici un petit escalier qui conduit à une porte heureusement non verrouillée. Le vantail poussé, puis refermé derrière nous, nous nous trouvons dans un vaste couloir qui s'enfonce dans les ténèbres. Pas question pour l'instant d'allumer ma lanterne sourde. Le bras tendu, j'avance vers la muraille de droite. Il n'y a plus qu'à suivre





A gauche : L'aviateur Navarre.

les mettre dans le bureau lui-même et, en nous évadant par la fenêtre, laisser pendre le cordon Bickford contre le mur. Malheureusement, nous constatons qu'elle est grillée : impossible de fuir par là.

— Il y en a une autre dans le couloir, dit Navarre.

— Allons-y ; nous aurons peut-être plus de chance.

Victoire ! Il n'y a pas de barreaux. L'explosif déposé contre le mur du couloir, nous nous laissons tomber au hasard par la fenêtre. C'est un saut de presque deux mètres, mais une pelouse amortit notre chute. Je calcule la longueur du cordon : il nous faut vingt minutes pour regagner notre avion, dix minutes pour décoller, une demi-heure en tout. Mettons quarante minutes pour parer à tout hasard.

Voici l'amadou coupé au bon endroit. Nous lui faisons faire plusieurs courbes, en évitant tout contact qui réduirait le délai nécessaire à notre fuite. Un craquement d'allumette ; la mèche est bien enflammée. Sauve qui peut ! A grandes enjambées nous gagnons la route, la sentinelle étant de l'autre côté. A cinquante pas de la caserne, oubliant toute précaution, nous nous mettons à courir dans l'herbe. Quans nous atteignons l'avion, Navarre consulte sa montre lumineuse :

— Nous n'avons mis que dix-huit minutes. Et nous ne sommes pas essouffés !

— Le succès nous a donné des jambes.

L'hélice vrombit, nous prenons de la hauteur.

Nous volons depuis cinq minutes, le cap sur les lignes françaises, quand Navarre se retourne et, une main en porte-voix, me hurle :

— C'est tout

Une cartouche de cheddite dans chacune de mes poches.

en aveugle et à compter les portes jusqu'à la troisième... Une... deux... trois. Nous y sommes. Je tourne doucement le bouton : rien ne bouge, la porte est fermée à clef. Toujours à tâtons, je glisse dans le trou de la serrure la pince perfectionnée qui ne me quitte jamais. Une pression, et l'obstacle cède. Nous sommes dans la place.

Une âcre odeur de tabac nous saisit à la gorge et manque de nous faire tousser.

— Comme c'est facile ! murmure Navarre.

— Qui aurait pu croire que quelqu'un viendrait jusqu'ici fouiller dans ces tas de dossiers ?... Mais ne triomphons pas encore ; nous ne tenons pas ce que nous venons chercher.

— Allume !

— Pas encore. Il faut d'abord boucher la fenêtre.

— Avec quoi ?

— Sais pas. Je cherche... J'ai trouvé : ma veste.

Un instant plus tard, le rectangle plus clair qui se découpait en face de nous a disparu. Alors j'éclaire le local où nous sommes enfermés ; le pinceau de lumière de ma lampe se promène lentement autour de nous. Soudain, à gauche, dans un angle, le léger halo entoure un meuble de bois noir que je reconnais tout de suite... bien que je ne l'aie jamais vu. C'est là que doit se trouver la chemise cartonnée, marquée des lettres P. V., qui contient les documents à dérober. Rapidement, ma pince a raison des serrures. Au milieu d'une pile de dossiers, voici celui que nous cherchons. Nous n'avons pas le temps de le lire ; je le glisse en hâte sous mon chandail. Il reste maintenant à placer les cartouches de cheddite à la bonne place. Où ? Nous aurions pu

de même trop bête de s'en aller sans rien voir ! Je retourne.

Il n'attend pas de réponse et fait demi-tour. Nous tournons très haut au-dessus de Lörrach, au risque d'être repérés et qu'on nous donne la chasse. Je tire ma montre ; je crie :

— Dans moins d'une minute, ils auront autre chose à faire qu'à penser à nous !

Nous comptons les secondes. Soudain un volcan semble s'ouvrir au-dessous de nous ; une lueur immense embrase l'at-

Soudain un volcan semble s'ouvrir au-dessous de nous.

mosphère, des flammes montent vers le ciel. Pendant un instant nous croyons planer au-dessus des gouffres de l'enfer. Puis les échos d'une explosion formidable roulent jusqu'à l'horizon. Que reste-t-il de la caserne « Kronprinz Wilhelm » ?

Nous devons l'apprendre seulement quelques jours plus tard par les *Basler Nachrichten* qui annoncèrent que la caserne de Lörrach avait été en grande partie détruite par un bombardement aérien.

Quant aux documents rapportés par nous, ils révélèrent les noms de plusieurs agents français qui travaillaient aussi pour l'Allemagne.

Notre odyssée aérienne eut ainsi pour épilogue quelques-unes de ces lugubres scènes où, sous les balles des pelotons d'exécution, des traîtres expient leur vilénie. Sinistres coulisses de la guerre. Sombres lendemains des heures héroïques.

(A suivre.)

LOUIS BRUNET.

Tribunaux comiques

HOMMAGE AU COCHER DE FIACRE !

Avant de mourir de sa belle mort, à l'âge très avancé de quatre-vingt-quatorze printemps, la demoiselle Augusta-

Léontine Doudoux — parfaitement ! — avait légué au cocher de fiacre parisien le plus humain et le plus affectueux pour son cheval la somme de mille francs-papier.

Ce legs devait être remis à l'intéressé par le notaire de la *de cujus*, à charge par le tabellion de dénicher le fameux automédon, lequel, n'étant pas nommé, devenait de ce fait assez difficile à découvrir.

L'exécuteur testamentaire, lorsqu'il se vit en face de cette tâche ardue, commença par soupirer, puis, décrochant le récepteur de son téléphone, il demanda à la Société protectrice des animaux de bien vouloir l'aider dans sa tâche ingrate.

— Il y a encore six ou sept cochers à Paris, répondit la Société. Mais nous n'avons aucun renseignement particulier sur eux.

— C'est bien dommage.

— Vous pourriez peut-être vous documenter auprès de certains journalistes.

— C'est une idée. Je crois, en effet, que les chroniqueurs de faits divers, les spécialistes des « chiens écrasés » pourront me mettre sur la trace du cocher de fiacre encore en exercice et digne de recevoir le legs.

Tel fut la cause exacte de la très triste, très navrante et très folle mésaventure de Gaétan Z..., reporter attaché à une grande feuille du matin, de Prosper Y..., au service, lui, d'un quotidien du soir, et d'Auguste X..., cocher de fiacre, soixante-seize ans, convoyeur d'une des dernières voitures de place à chevaux encore en usage.

Disons-le tout de suite, le trio convoqué devant la justice est tout ce qu'il y a de sympathique.

Gaétan a la carrure d'un athlète, Prosper est rond comme une pomme, et le cocher, vieux bonhomme desséché : un hareng saur sous un chapeau de cuir.

Mais le chapeau de cuir s'est soulevé à l'entrée des juges correctionnels et le président entame aussitôt l'interrogatoire.

— Vous avez été arrêtés tous trois en état d'ivresse, au moment où deux d'entre vous, montés sur un misérable cheval de fiacre dont la queue était tenue par le nommé Auguste X..., prétendaient introduire cet animal dans un immeuble de la rue Vauvenargues, à 11 heures du soir.

C'est Prosper « rond comme une pomme » qui donne la réplique au nom de ses co-accusés.

— Monsieur le président, nous avons été désignés pour porter à Auguste le legs Doudoux...

— Oui, le dossier fait mention de ce fait. Chargés par M. B... de mettre la main sur un cocher de fiacre digne d'intérêt...

— Nous avions, à la suite d'une longue et pénible enquête, découvert M. Auguste...

— Ce n'était pas une raison pour vous enivrer tous les trois le jour de l'entrée en jouissance !

— M. Auguste, une fois en possession de ses mille francs, voulut à toute force « arroser ça » à la santé de la vieille demoiselle !...

— On peut boire sans excès et rendre aussi un hommage décent...

— Oui, mais c'est difficile, allez ! D'autant plus que M. Auguste déclara qu'il ne s'irait coucher qu'après avoir « claqué » la moitié de son héritage...

Il est certain que le journaliste Prosper s'amuse comme une petite folle et voudrait bien placer un récit détaillé des agapes de cette journée de fête.

— Ça a débuté par un vermouth-cassis... — Bon ! Expliquez-nous plutôt l'épisode de la porte cochère.

— Après le dîner, monsieur le président. Un dîner à langouste et à poulet cocotte.

— Cocotte en était ? sourit le magistrat amusé plus qu'il ne voudrait le paraître.

— C'est-à-dire que nous lui avions acheté un kilo de sucre pour l'aider à patienter devant la porte du restaurant. Alors, une fois rassasiés...

— Et abreuvés...

— Oh ! ça ! Nous crûmes deviner que le pauvre animal à force d'avoir croqué du sucre y avait gagné une rage de dents.

— Il faut le mener chez un dentiste ! proposa mon ami Gaétan.

« J'en connaissais un rue Vauvenargues. Nous nous sommes donc mis à dételé Cocotte, et c'est parce que le concierge de l'immeuble refusait de laisser monter « le client » amené par nous qu'il s'est produit ce que M. le Commissaire a qualifié de scandale et tapage nocturne... »

Leurs regrets, les bons renseignements recueillis sur eux font qu'ils s'en tirent avec un minimum : seize francs d'amende chacun.

LE COPAIN DU CIPAL.

La semaine prochaine, Louis BRUNET vous contera comment il combattit à Genève les terribles menées d'agents de l'espionnage allemand et comment il parvint à envoyer au Conseil de guerre une femme qui trahissait la France en profitant de ses relations avec de hauts personnages.



Il y avait foule dans ce petit bar du boulevard de la Chapelle fréquenté par les belles de nuit et leurs chevaliers servants. Devant le « bougnat », auquel on accédait en descendant une marche, stationnait un groupe de filles mêlées à des souteneurs découverts, à des clochards et à quelques rôdeurs de mauvais aloi. C'est au milieu de ce rassemblement pittoresque que je trouvai Gaston l'Oranais en grande discussion avec une créature sans âge ni attrait, à trogne d'alcoolique, qui protestait avec un entêtement de femme saoule :

— Moi, j'vous l'dis, ms'ieur Gaston, une femme est bien libre de se passer d'homme si c'est pas ses idées !...
— Oui, une « loquedue » comme toi... Une paumée ! Mais pas une femme qui se

respecte, insistait cet ami au chapeau de feutre gorge de pigeon abaissé sur l'œil comme il se doit. Et, prenant à témoin les gens qui l'entouraient, il ajouta :
— Moi, j'ai la prétention de dire qu'une femme qu'a pas d'homme n'est pas une femme respectable... Pas vrai, les collègues ? Les voix grasses des individus patibulaires qui faisaient cercle approuvèrent sans barguigner :

— Bédame ! c'est juste, firent-ils, une gonzesse doit être soutenue par un mac. Les filles n'avaient pas bronché. Elles demeuraient silencieuses, visiblement agitées de pensées diverses. Alors, la lamentable hétaire vint se planter devant l'Oranais. Les lèvres retroussées dans un rictus dévoilant des gencives bordées de chicots répugnants, elle gronda :
— Si les femmes étaient moins lâches, elles auraient pas à nourrir une bande de « feignants »... J'ai jamais donné un rond à un mâle, moi !

J'interrogeai Gaston l'Oranais sur ce qui venait de se passer.
— Rien, répondit-il simplement, une gonzesse qui s'est fait ratatiner parce qu'elle travaillait dans le coin alors qu'on l'en avait mise tricarde...
— Tricarde du coin ? Et pourquoi ?
— Parce qu'elle a la prétention de vivre sans homme...

Un peu plus tard, on pénétra dans le minuscule mastroquet, je fus obligé, hélas ! de constater que la « dérouillade » avait été sérieuse.

La malheureuse, qui s'était rebiffée contre la tyrannie des souteneurs de Barbès, avait été corrigée dans les règles de l'art particulières au milieu. C'est-à-dire que ses adversaires s'étaient contentés de lui marteler le visage à coups de poing, de lui fendre la commissure gauche de ses lèvres tuméfiées, de lui ouvrir l'arcade sourcilière gauche également et de pocher ses yeux « au beurre noir ».

Martha, la rebelle, domptée, mais pas vaincue, était effondrée sur une chaise et, avec son mou-

plus cher que le mac le plus exigeant ! On lui rendit la photo de son petit garçon.

Remués au fond d'eux-mêmes par l'évocation de ce bambin pour qui sa mère, nuit et jour, s'offrait aux passants, les macs baissèrent

Roquette à seule fin d'y méditer sur les dangers qu'il y a pour une femme seule à se livrer à la prostitution.

Aussi, que de difficultés, insurmontables au premier abord, assaillent la jeune femme téméraire qui fait ses premières armes dans la galanterie de la rue et des cafés.

Les « hommes » se présentent, se mettent en frais pour la conquérir, font la roue,

Y A-T-IL DES PROSTITUÉES "SANS HOMME" À PARIS ?



la tête et bredouillèrent une vague réponse :
— Allons, va, nous te laisserons tranquille, Martha, mais n'en profite pas pour nous narguer et monter le coup aux femmes !

Si j'ai rappelé cette curieuse histoire à laquelle je me suis trouvé mêlé, c'est parce qu'elle est remarquablement typique.

Dans certains quartiers de prostitution, une femme seule ne peut pas faire le trottoir sans être en butte aux avances, aux tracasseries, voire aux menaces de ces messieurs.

Et, comme, malgré tout, ils sont les maîtres du bitume, ils s'arrangent toujours pour mettre à l'index la prostituée qui les repousse et pour l'empêcher de gagner sa vie, si bien qu'à la longue, lassée des brimades et des sévices, elle demande l'armistice en faisant sa soumission à la loi de l'homme...

Il y a cent façons d'empêcher une femme « célibataire » de travailler. Le barbeau qui enrage de ne pas avoir sous sa coupe telle ou telle fille de son quartier ne recule devant aucun procédé de contrainte et de chantage.

Il charge sa « régulière » de contrarier la femme sans homme, de lui chercher querelle, de prétexter qu'elle lui a « soulevé » irrégulièrement un bon micheton pour lui administrer une correction, de raffer les meilleurs clients à son nez en racontant à ceux-ci qu'elle est malade, qu'elle pratique le vol à l'entôlage, voire que ses dessous sont crasseux et mal tenus.

On en a vu qui, plus vindicatifs que les autres, passaient des journées à surveiller la malheureuse et qui, sitôt qu'ils la voyaient s'éloigner avec un client dans la direction d'un hôtel, s'en allaient leur en interdire l'entrée sous n'importe quel prétexte.

Certains même s'abouchent avec les hôteliers pour que ces derniers refusent de lui louer une chambre.

Dans certains cas, les hommes attaquent la pauvre fille à la fin de chaque nuit et lui volent ses bénéfices.

De même, plusieurs négligentes qui avaient omis de passer la visite à la Tour Pointue ou qui travaillaient dans des conditions interdites par les règlements de police furent, paraît-il, bel et bien dénoncées au service des mœurs et envoyées dans les cachots de Saint-Lazare et de la Petite-

Ces nouveaux barbeaux du sexe faible copient à s'y méprendre les us et coutumes des souteneurs authentiques.

vantent leur « bon cœur », leur « mentalité » sans peur et sans reproche, leur science amoureuse.

— Avec moi, tu seras heureuse, ma petite gueule. Tu ne manqueras de rien. Je t'ai déjà à la chouette... Je serai doux, gentil, caressant pour te faire plaisir !

C'est le « baratin » classique, le boniment savant par quoi neuf fois sur dix le « hareng » trouve le moyen d'arriver à ses fins.

Mais la dixième, plus tenace, refuse net :
— Inutile ! Je ne reflèrai jamais mon « oseille » à un homme. On me tuerait plutôt !

Le mac pâlit.
— Dans ce cas, gare à toi !... Tu seras bientôt réduite à aller « beceter » à la soupe populaire !

— On verra bien !
Parfois, l'avenir confirme les menaces du « hareng ». On retrouve la jeune femme meurtrie et « passée à zéro » comme le fut la malheureuse du boulevard de la Chapelle.

Parfois même, on ne la retrouve jamais. Elle disparaît tout à coup du coin comme par enchantement.

D'autres fois, elle parvient à se faire respecter du clan. Les hommes la laissent vaquer en paix à son « travail » et elle conserve ses gains pour elle seule.

Mais elle ne doit pas encore crier victoire. Tranquillisée du côté des hommes, elle va avoir à faire face aux avances encore plus audacieuses de certaines femmes.

Vêtues à la mode masculine et armées d'un revolver qui voisine dans leur poche avec le rasoir, ces nouveaux barbeaux du sexe appelé faible copient à s'y méprendre les us et coutumes des souteneurs authentiques.

Ces barbeaux en jupe-culotte, portant chemise de soie, cravate voyante et veston aux épaules carrées sont encore plus entreprenantes que les ruffians du milieu.

A l'instar de ces messieurs, dont leur passé de fille soumise leur a appris à connaître les procédés et les combines, elles pratiquent à leur tour les mêmes entreprises avec une témérité inouïe.

On les rencontre dans les boîtes de nuit de Montmartre et de Montparnasse — prin-

choir, elle épongeait le sang qui coulait de ses narines.

— Des vaches, ce ne sont que des vaches ! hoquetait-elle à l'intention des hommes qui s'étaient précipités sur elle dans une rue sombre et qui l'avaient corrigée en visant exclusivement le visage parce que cela se voit et que la victime ne peut pas travailler pendant plusieurs semaines.

— Ça va, ça va, articulait doucement un petit Corse à l'accent chantant. Mais, réfléchis bien : c'est pas une existence de vivre sans affection, sans amour, sans rien...

La fille se redressa sur son siège et brandit son poing refermé sur le mouchoir empourpré de sang :

— De l'amour, parlons-en ! En fait de caresses, des coups, des volées, des mots durs...

— Tout dépend de la femme, reprit le Corse. Si elle a une bonne mentalité et si elle est sérieuse au turbin, y a pas de raison pour qu'elle soit maltraitée par son Jules !

— Et si je vous disais que j'en ai un de Jules, moi ! s'écria Martha sur un ton décidé

— Peuh ! ironisa quelqu'un, c'est du bidon, on l'a jamais vu, ton mâle... Si t'en avais un, il ne te laisserait quand même pas arranger comme ça...

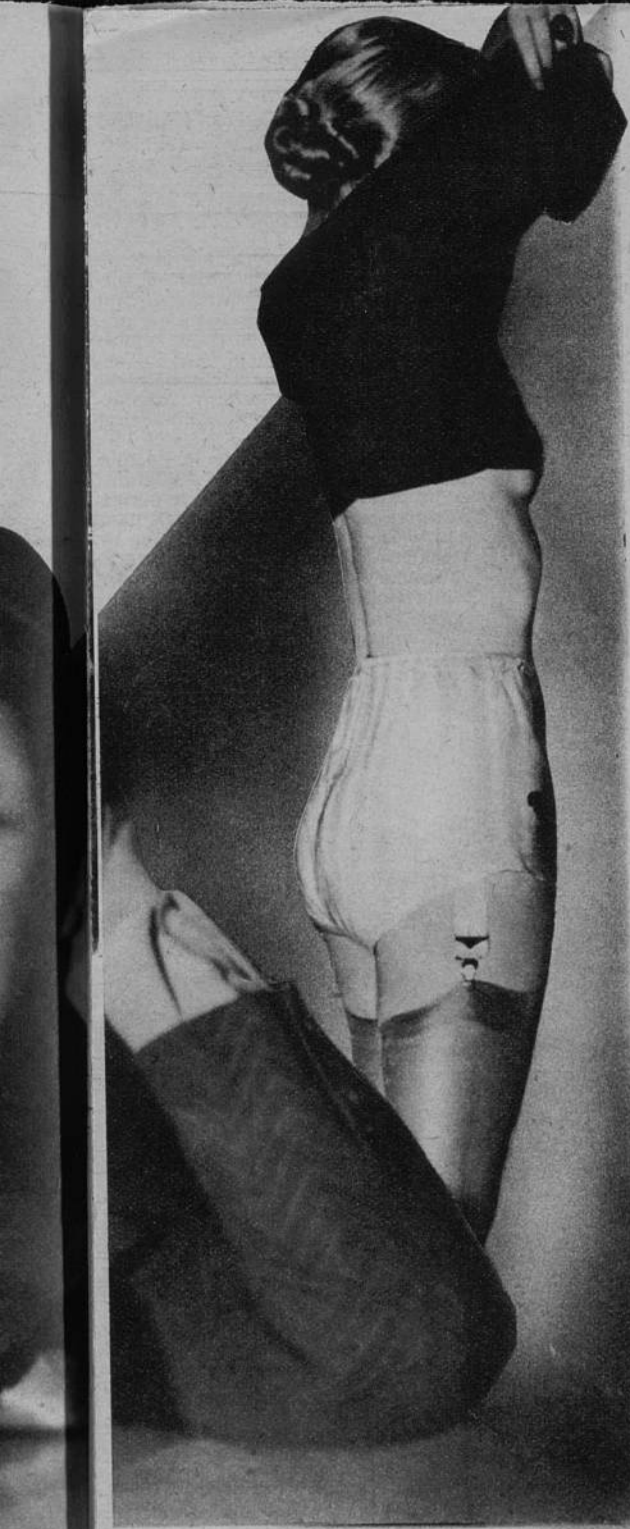
Pour toute réponse, la jeune femme ouvrit son sac à main maculé de boue et, fouillant dans les papiers que toute prostituée se plaît à garder — lettres, souvenirs, photos — elle en tira une photo en couleur qu'elle tendit :

— Le v'là !

La photographie représentait un délicieux bambin de quatre à cinq ans, aux joues potelées et enluminées de rouge, aux cheveux bouclés vraisemblablement plus blonds qu'au naturel.

A la vue de cet enfant, le Corse resta sans souffle. Une imperceptible pointe d'émotion se lisait sur les physionomies d'ordinaire impassibles des mauvais garçons.

— Et, comme je tiens à bien l'élever, s'écria Martha, ce môme-là me revient



de son gosse, soit une « nouvelle » qui cherche sa voie dans la noce.

La créature au dos vert bavarde, tendre, subtile. A la fin, elle promet la chambre, le couvert, le travail, en assurant qu'elle est là pour un coup s'il faut se débrouiller.

De telles paroles mettent en confiance. — Et, si les « harengs » l'embêtent, affirme la tentatrice, en faisant tâter à sa nouvelle connaissance la crosse du browning au travers de la poche de son smoking, j'ai ça pour leur répondre !

La petite réfléchit. Elle a déjà refusé à bien des hommes de se mettre en ménage avec eux. Pourquoi accepterait-elle la même dépendance à l'égard d'une femme ?

Parce que celle-ci sait mieux y faire et puis, aussi, parce que la solitude pèse à la majorité des femmes.

Avoir quelqu'un pour se consoler, s'épancher, quelqu'un à qui on accorde son affection, presque maternelle, tout est là.

Naturellement, celles qui éprouvent quelque penchant pour le culte saphique sont plus faciles à « faire ».

Après quelques jours d'amitié, la femme aux allures masculines place sa protégée en qualité de servante ou de vendeuse de cigarettes dans une des boîtes « amies ». Un marché occulte est conclu avec la tenancière. L'astucieuse séductrice convient avec elle que le salaire de la pauvre fille sera remis à elle-même, sa protectrice.

Dès lors qu'advient-il ? Découragée et sans ressources, la victime n'a plus qu'à choisir entre le dénuement ou la passive soumission aux desseins de la femme-barbeau.

C'est ainsi que celle-ci et ses pareilles tiennent sous leur coupe un certain nombre de prostituées qu'elles peuvent, soit par la persuasion, soit par les coups, faire travailler à leur gré où bon leur semble et dont elles tirent d'importants profits...

Il existait, dans un quartier avoisinant les Halles, une Mauresque qui avait, paraît-il, une dizaine de femmes sous son contrôle et qui faisait trembler les hommes.

Faut-il conclure qu'à Paris, ou dans une grande ville, il est impossible à une prostituée de travailler sans être soutenue par un « hareng » ?

Une femme qui a l'énergie nécessaire pour résister aux assauts et aux brimades des barbeaux et de leurs émules finit tôt ou tard par avoir la paix. Les « hommes » se lassent de la poursuivre et de « la brider dans son business » ?

Et c'est ainsi que nous sommes allés interroger dans différents quartiers de Paris des femmes réputées pour vivre seules.

Il est à noter que ces dames opèrent dans ces quartiers dits bourgeois : Champs-Élysées, Ternes, Trinité, porte Champerret, Madeleine, carrefour Raspail-Montparnasse, etc.

Voici ce que m'a confié une fort jolie fille qui agrémentait d'ordinaire la terrasse d'un café select de la rue Royale.

— On parle avec véhémence de l'exploitation des femmes par leurs protecteurs. C'est exact. Mais c'est de la faute à qui ?... Si elles sont rançonnées et maltraitées c'est qu'elles le veulent bien... la plupart sont de faibles créatures, sans personnalité, sans consistance, sans volonté... Des épaves qui ont besoin d'être dirigées, matées, prises en main ! Seules, elles se laisseraient aller à l'alcool, à la paresse, à la crasse... La présence de leur « coquin » les maintient à un niveau convenable : sans lui, elles tomberaient à la « cloche »... Pour ces femmes-là, je le dis, un barbeau est souhaitable et comme elles sont en majorité !...

Même son de cloche enregistré chez l'élégante Nadia qui travaille en maison de rendez-vous et dans les bars huppés et qui, en faisant fructifier ce qu'elle appelle avec humour son « petit capital », est parvenue à acheter une coquette propriété située au pied des moulins de Sannois.

— Avoir un homme, à quoi bon ? Je m'en suis toujours passée. J'ai horreur des parasites et des « feignants ».

— Pourtant l'amour ?... lançai-je.

— Tu veux me faire marrer. L'amour, c'est du boniment pour certains ; du fric, pour d'autres...

— Alors, tu es totalement sevrée de tendresse, d'affection ?...

— Pas du tout, répliqua-t-elle en souriant. D'abord, je ne suis pas très sensuelle. Ensuite, j'ai un amant de cœur que j'aime bien. Il travaille de son côté, dans un bureau ; jamais il ne m'a demandé un sou. Quand je serai trop vieille pour faire la noce, je me marierai avec lui, il continuera son boulot et nous serons heureux comme de vrais bourgeois...

— Quand on dit que le milieu s'embourgeoise !...

Rosie, qui fait les beaux jours d'une discrète maison du carrefour Richelieu-Drouot, m'a donné son avis :

— « Dehors », pour travailler sans être protégée par un hareng, c'est très dur ! La rue présente trop d'embûches : les poulets des moeurs, les clients vicieux, les sadiques criminels, les mauvais payeurs et même les types qui montent en passe pour piquer le pognon de la femme... Mais « dedans », en maison de rendez-vous particulièrement et non en maison tout court, le barbeau ne sert qu'à ramasser l'argent gagné par les autres. C'est un inutile puisqu'en principe il n'y a pas à redouter de bagarre ni de mauvais coucheurs !...

La brune Mady, qui exerce la puissance de sa séduction sur une centaine de mètres dans la rue de Tilsitt, m'a déclaré :

— Des hommes, j'en ai eu. Quatre exactement. L'un me rouait de coups ; l'autre « bourrinait » (crouait) tant et plus, se « noircissait » avec mon pognon tellement qu'il en a claqué dans une cuite ; le troisième était « cavaleur » aussi. Le dernier était trop gourmand ; au métier de mac, il adjoignait celui de casseur. Il cambriolait les belles « taules », les villas, les châteaux... A la fin, il s'est fait « faire » après avoir tiré sur les flics. Total : il en a pris pour vingt ans à la Guyane. Avec le doublage, il n'est pas encore de la classe... — Et depuis, tu l'assistes ?

— Je l'ai assisté pendant un an... Puis, j'ai compris. Chaque fois qu'il m'écrivait, c'était pour faire un appel au « péze ». Alors, je l'ai « scié »...

— Les hommes n'ont pas essayé de l'avoir ?

— Non, parce que j'ai fait comme la femme à Prosper. Tu sais, Prosper, la pièce qui a été donnée au Théâtre Montparnasse. Ça se passait à la Kasbah d'Alger. On voyait une femme de noce qui n'avait pas d'homme et qui, pour avoir la paix, racontait aux copines que son coquin, un « dur », était dans le « ballon » et qu'il sortirait un jour ou l'autre... Le mieux, c'est qu'à force de le raconter, elle finit par en être persuadée elle-même. Comme ça, tout le monde la respectait, la citait en exemple rapport à sa fidélité « conjugale » et à sa « bonne mentalité »... Elle vivait peinarde comme une reine ! Moi, j'ai compris ; je fais comme elle et, jusqu'à présent, je m'en trouve bien...

Ces quelques exemples suffisent à montrer qu'il existe des femmes « sans homme » à Paris et que le nombre de ces « affranchies » tend à croître en même temps que les progrès sociaux.

JEAN BAZAL.

Ci-contre : Avec son mouchoir, elle étanchait le sang qui coulait de ses narines.

On accuse, on plaide, on juge...

LA RECHERCHE DEL'AME SŒUR

M^{me}... appelons-la Dupont est fonctionnaire, de même que son mari, mais l'Administration retient celui-ci plus longtemps, de sorte que la jeune femme, seule au domicile conjugal le soir, occupe ses loisirs à préparer le dîner, à mettre en ordre son appartement et... à fureter dans les papiers de son mari.

C'est ainsi qu'en bouleversant le contenu des tiroirs d'un bonheur du jour, joli petit meuble ainsi nommé sans doute parce que le conjoint curieux y découvre toujours son malheur, elle trouva des coupures de journaux et lut des notes presque toutes rédigées de la même façon :

« Fonctionnaire, cinquante ans, grand, mince, croix de guerre, recherche, pour mariage, jeune femme, trente à quarante ans, agréable, sémillante, blonde ou rousse, grande, pesant cinquante-cinq à soixante kilos... »

La jeune femme, égayée, pensa : « Tiens, mon mari a, comme moi, été frappé par la ressemblance existant entre lui et le monsieur qui cherche l'âme sœur sous la forme d'une belle rousse... Je lui en parlerai tout à l'heure et nous en rirons ensemble ! »

Hélas ! Elle ne rit pas, la pauvre épouse, après avoir tendu les journaux à son mari fonctionnaire, cinquante ans, grand, mince, croix de guerre, elle lui dit :

— Tu vois, le même portrait que toi !

Et M. Dupont, flegmatique et superbe, de répliquer :

— Ce n'est pas étonnant.

— Pourquoi ?

— Puisque c'est moi !

M^{me} Dupont resta une seconde suffoquée :

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité : nous sommes mariés depuis huit ans et j'avoue, ma pauvre amie, que je suis las du pot-au-feu conjugal.

— Mais... pourtant, tu veux te remarier ?

— Oui, mais avec une femme plus gaie, plus moderne que toi... Tu vois bien que, dans toutes mes annonces, j'ai mis : sémillante.

Docte, le mari exposa encore que tous les humains — femmes et hommes — aiment le changement : il l'avait aimée, elle, lors de leur mariage, il avait aimé ses cheveux et ses yeux sombres, son apparence paisible d'épouse honnête ; à présent, il lui fallait autre chose : il voulait une femme à la chevelure de pâle soie dorée ou bien de cuivre flamboyant, il voulait un teint éblouissant et chaud, une bouche ardente et fardée, des sourcils épilés, une silhouette fine et mince de mannequin.

— Une femme moderne, en un mot, conclut-il.

— Tu es un fou et un misérable ! répliqua l'épouse, qui s'en fut chez l'avoué pour introduire une action en divorce.

Il est évident que le fait de chercher femme, alors qu'en se trouve encore en possession d'une compagne légitime constituée envers celle-ci l'injure prévue par la loi, et M^{me} Paulette Mayot, qui soutiendra la demande de la femme devant le tribunal civil, obtiendra sans doute le divorce, contre ce mari original, représenté à la barre par M^e Georgie-Myers.

Les débats de ce procès promettent d'être savoureux pour les amateurs d'éloquence judiciaire.

LEURS CHARMES

Une jolie fille, une de celles qu'Henri Duvernois appelait « les belles de nuit », comparait devant la douzième Chambre correctionnelle pour entourage.

Elle se défend avec énergie, tandis que « l'entôlé », un petit jeune homme aux yeux candides, affirme que son éphémère conquête lui a pris trois mille francs. Il est assisté d'une avocate aux cheveux gris, à l'aspect revêche, d'âge canonique, qui s'élève avec véhémence contre les moeurs de ces femmes sans pudeur et sans retenue, qui dévalisent les naifs.

La prévenue s'écrie :

— Oh, madame, vous êtes sévère pour moi. Il faut bien vivre. Je n'ai pas de métier, moi... Mettez-vous à ma place !

Sèchement, l'avocate riposte :

— Ça me serait difficile : je ne vis pas de mes charmes, moi !

Alors la belle de nuit, doucement :

— Oh, on s'en doute bien, vous ne mangeriez pas souvent, ma pauvre dame !

SYLVIA RISSER.

ci-palement dans deux ou trois de ces établissements tenus par des collègues à elles — guettant la petite entraînée novice dont la misère ou la naïveté leur promet une proie facile.

— Celle-ci, c'est dans la poche, elle n'a pas d'homme, souffle l'une d'elles à l'oreille d'une copine habillée en garçon.

Elle offre un tour de valse ou un tango voluptueux. La cavalière est soit une fille-mère avide de subsides pour la pension



Les personnages et l'intrigue de ce récit sont fictifs. Si le décor a été reconstitué avec exactitude, grâce à des éléments recueillis sur place, il faut se garder d'établir un parallèle entre les épisodes romanesques et les faits d'histoire. Rien dans cet ouvrage ne peut être interprété comme une prise de position politique. L'élément documentaire seul est emprunté à la réalité.

L. P. et P. K.

PROLOGUE

MARDI 13 juillet 1937... De la Plaça de Catalunya à la Gran Via Diagonal, le Paseo de Gracia baignait dans la chaleur. Barcelone venait de s'éveiller. Près de l'hôtel Majestic, le chemisier levait les volets de son magasin. Il était toujours bon dernier quand il avait une maîtresse de la veille, que les voisins ne devaient jamais chercher loin. Justement, derrière la vitrine, une vendeuse mettait en ordre l'étalage avec des gestes jolis et fatigués. Depuis de longs mois déjà, une fièvre semblait s'être emparée de la ville. Hors la propagande, plus rien ne comptait. D'immenses calicots lançaient des mots d'ordre. On lisait : *Pour sauver la Catalogne, aide à Madrid!* A côté, sur une affiche géante, une paysanne au masque torturé, un enfant sur les bras, regardait s'abattre vers le sol une torpille marquée de la croix gammée. On avait peint les trams aux couleurs anarchistes : rouge et noir.

Deux miliciennes montaient la garde devant le local du Parti Socialiste Unifié de Catalogne. A deux mètres l'une de l'autre, appuyées sur le canon de leur fusil, le genou droit ployé dans l'attitude du repos, elles ressemblaient, avec en plus ce charme paresseux propre aux Catalanes, à des figurantes d'opérette.

La voiture d'un haut fonctionnaire du parti, reconnaissable aux fanions garnissant le pare-chocs, s'arrêta devant l'immeuble. Au même moment, une jeune femme sortait de la Centrale. Elle portait l'uniforme vert clair des miliciennes, garni seulement d'un ceinturon. Sa chevelure désordonnée, d'un blond agressif, contrastait avec son teint bronzé et l'éclat noir de ses yeux.

Le camarade Antonio Rigal, retour d'un voyage d'inspection sur le front d'Aragon, descendit de l'auto.

— Salut, Frederica !
Un regard d'étonnement lui répondit, appuyé d'un mouvement qui relevait la ligne des sourcils. Puis :

— Salut, *company*. Déjà rentré ?
Rigal fit signe aux sentinelles, qui s'éloignèrent de quelques pas et reprurent leur immobilité. Il murmura :

— Il y a des coups durs devant Huesca. Les autres sont trop bien renseignés sur les mouvements de nos troupes. Je reviens parce que c'est ici, de Barcelone, qu'ils tirent leurs informations.

— La Cinquième Colonne ?
C'était le nom donné à l'organisation d'espionnage fasciste dans les lignes gouvernementales.

Rigal dit, sur le ton de la confiance :
— Tu verras, ma petite, nous aurons notre tour. Les gens de la Colonne n'ont qu'à bien se tenir... Mais excuse-moi, on m'attend là-haut. A bientôt, n'est-ce pas ?
— Bien sûr. Salut, Rigal !

Frederica s'engagea dans la rue. Elle se fit une visière avec la main, pour protéger ses yeux contre l'atmosphère trop lumineuse. Elle atteignit le carrefour de la Diagonal et du Paseo. Devant l'escalier conduisant aux souterrains du métro, un panneau sur lequel éclatait en grosses lettres le mot *refugio*. La guerre, toujours la guerre !

La jeune femme se revit, avant juillet 1936, étudiante en médecine. Son père, Lluiz Arenys, professeur à l'Université, était l'un des plus célèbres praticiens de Barcelone. On l'avait envoyé au front. L'Université licenciée, Frederica n'avait pas accepté le désaveu. Antonio Rigal, un ami d'enfance, lui avait alors procuré son poste de secrétaire auprès du docteur Mégrat, un médecin français attaché à l'œuvre des réfugiés. Grâce à sa parfaite connaissance du français, elle lui apportait une utile collaboration.

On pénétrait librement dans le bâtiment où se trouvait le bureau du docteur Mégrat. Frederica jeta un coup d'œil à l'horloge du vestibule : dix heures et quart.

L'ascenseur l'emmena au second étage. Comme elle quittait la cabine, elle se heurta à un homme au visage épais, mangé par la barbe, qui s'excusa avec une courtoisie inattendue.

A sa table, le docteur Mégrat écrivait une lettre. Il leva à peine les yeux à l'entrée de son assistante.

— Bonjour, docteur. Je suis quelque peu en retard...

Frederica contourna le bureau, rangea des papiers qui traînaient et, d'un geste qui lui était familier, lissa ses cheveux sur les tempes.

Mégrat referma l'enveloppe dans laquelle il venait de glisser sa lettre. Il se leva.

— Mademoiselle, j'ai préparé un court rapport pour le ministre de la Santé. Vous le rédigerez. Ensuite vous serez libre.

La porte était sous sa main quand il revint.

— J'oubliais...
Il tenait encore la lettre qu'il achevait un instant auparavant. Il la tendit à sa secrétaire.

— Veuillez mettre l'adresse : André Chabris, 12, rue de la Cathédrale à Toulouse. J'appelle?... Non... Vous retiendrez : Toulouse, département de la Haute-Garonne, France. Expédiez la lettre sans retard. A demain.

Frederica avait pris place devant la machine à écrire.

L'oreille pleine du cliquetis des touches, elle pensa aux mitrailleuses qui crachaient leur plomb autour du port le jour où éclatait la révolution, un an plus tôt. Soudain, elle s'avisait d'un détail insolite. Ses doigts s'arrêtèrent sur le clavier. Elle embrassa la pièce d'un regard et vit que la mascotte de guerre, une statuette haute de dix centimètres et représentant un milicien enfant qui marchait en brandissant le poing, était tombée. Elle la redressa et reprit son travail.

La chaleur se faisait intolérable. Mais, comme, son ouvrage terminé, Frederica s'approchait de la fenêtre, elle vit des nuages glisser au-dessus de la ville.

— Ils ne viendront pas aujourd'hui...

« Ils », c'était les trimoteurs italiens de Palma de Mallorca. Ils n'avaient plus reparu depuis longtemps dans le ciel de Barcelone. Avec la menace d'orage, on gagnerait quelques heures encore, voire un jour ou deux.

— Ah ! oui, la lettre pour la France. Frederica revint au bureau, prit l'enveloppe, inscrivit l'adresse. Elle alla décrocher l'imperméable qui pendait dans un coin et, par prudence, le revêtit. Elle sortit après avoir glissé la lettre dans la poche du manteau.

L'horloge du hall marquait midi. Sur le trottoir, c'était la cohue des employés et des fonctionnaires. On respirait une haleine d'enfer, impure et tiède. Une poussière âcre arrachait des larmes. Soudain, alors qu'on s'y attendait le moins, le mugissement des sirènes sema un vertige. Péril aérien. Ce fut la panique. Au prix d'un grand effort, Frederica réprima le tremblement qui la gagnait. Elle se mit à courir droit devant elle, moins pour trouver un

abri que pour faire diversion à cette terreur de tout son corps.

A l'entrée du métropolitain, quatre miliciens surgis d'une voiture, tentaient d'enrayer la bousculade.

— Les femmes d'abord !
Tout le monde semblait ivre. Des hommes blêmes se maîtraient pour ne pas foncer vers les souterrains d'où montait une fade odeur chimique. Frederica fut portée par le torrent sur un quai violemment éclairé. De là, on entendit le vacarme étouffé de six explosions successives, dans une direction que l'épaisseur de la couche de terre empêchait de déterminer...

Tout près du port, dans la Calle Clave, une des ruelles qui débouchent sur les Ramblas et dont les touristes, naguère, vantaient le pittoresque, le feu rongea une maison. En face, on se heurtait à un corps étendu. La camionnette de la Croix Rouge vint enlever cette dépouille négligeable.

Ce n'est qu'à la morgue qu'on identifia le docteur Mégrat. Des éclats de torpille l'avaient atteint. On rangea son cadavre dans une grande salle, avec beaucoup d'autres...

I
La gare de Port-Bou était déserte. Sur une voie de garage, un wagon français de 2^e classe, criblé d'éclats d'obus, témoignait de la violence d'un récent bombardement.

On entendit un sifflement prolongé, de l'autre côté du tunnel espagnol. Le signal se rapprocha. Le convoi déboucha de l'ombre derrière un jet de fumée noirâtre. Les freins jouèrent à hauteur du quai. Le chef de train était déjà sur le marche-pied du fourgon, accroché à la main courante. Il cria la grosse nouvelle de la journée :

— Y a un cercueil dans le fourgon. Faut l'envoyer à Cerbère...

Cerbère, c'était à sept cents mètres, à l'autre extrémité du tunnel frontière. Mais la ligne internationale vers la France était coupée. Un tortillard promenait quotidiennement son asthme entre les deux

stations. Il s'ébranla vers deux heures, presque à vide. On avait arrimé tant bien que mal le cercueil contenant le corps du docteur Mégrat sur la dernière plateforme.

A Cerbère, sous la conduite du maire et de l'adjoint, toute la population attendait. Mégrat était devenu une des figures populaires du pays. On ne l'avait pas oublié.

On déposa le cercueil sur la charrette du père Gartigue, qui servait à l'occasion de corbillard municipal. Tout un cortège se mit en marche vers l'ancienne maison de Mégrat, garnie de tentures noires où courait un galon d'argent défraîchi. Là, on déposa le cadavre sur un lit. Le maire fit l'offrande d'une couronne : « Au docteur Mégrat, le souvenir reconnaissant de Cerbère ».

A ce moment apparut le docteur Freissac, qui avait succédé à Mégrat. Il lui revenait de délivrer le permis d'inhumation. Il fit porter le corps dans la pièce à côté... Avec un peu de malaise, on perçut le déclic de la trousse qu'il ouvrait. Le maire s'épongea le front en soufflant.

L'adjoint jouait avec les breloques de sa chaîne de montre.

CHAMBRE de



En face, dans la rue, il y avait un corps étendu.

MORT À BARCELONE

Roman inédit de **Ludo PATRIS**
et **Paul KINNET**

La grosse porte paysanne s'entre-bâilla longtemps après, livrant passage à la tête ébouriffée de Freissac.

— Pst ! monsieur le maire...
L'interpellé, à qui l'on avait avancé une chaise, se leva et rejoignit le médecin. On entendit Freissac murmurer :

— C'est curieux, leur histoire aux Espagnols... Mégrant n'a pas été victime de l'explosion d'une torpille. J'ose affirmer qu'il n'a pu être tué que par l'éclatement d'une grenade à main dans un local hermétiquement clos. Vous en jugerez par vous-même...

Les derniers mots se perdirent. Freissac avait remarqué qu'il parlait trop haut. Il dut ajouter qu'il ne pouvait signer l'autorisation nécessaire pour l'inhumation. Le maire eut un geste d'ennui.

— Vous êtes sûr ?... C'est très délicat... Il faut prévenir le commissaire Péral...

Celui-ci dirigeait le commissariat spécial établi à la gare de Cerbère à la suite de la mise en vigueur de la non-intervention. Le maire pensait tout naturellement à lui parce qu'il appartenait à la Sûreté Nationale. Lui au moins saurait ce qu'il convenait de faire.

Le petit Jacou dévala le raidillon vers la gare. Dix minutes plus tard, il ramenait Péral.

— Alors, quoi ?...
Le commissaire, avec son regard gris et droit, son menton carré, son éternel balancement des épaules, avait l'air d'un homme qui aime aller droit au but.

Freissac renouvela sa démonstration :
— Dites-moi, commissaire, vous êtes ancien combattant ?... Dans l'infanterie... Parfait, vous allez me comprendre tout de suite... Vous vous rappelez ces patrouilles en avant des lignes, quand on explorait le terrain à la veille d'une attaque. Chacun avait sa musette de grenades. Parfois, on tombait en arrêt au bord d'un abri sans que la sentinelle ait donné l'alerte. On distinguait vaguement les Fritz, tassés dans la lumière d'une bougie. On atteignait une grenade, on arrachait la goupille d'un coup de dent, on lançait... Le lendemain, on enlevait parfois la tranchée avant l'évacuation des cadavres. Et on les retrouvait comme ça...

D'un geste, le médecin fit glisser la couverture jetée sur le corps. On distinguait de larges entailles où le sang avait brunie en séchant. Mais l'œil s'attachait surtout à des taches bleuâtres qui s'étaient en plusieurs places, avec un cerne tirant sur le jaune.

— On les retrouve dans le dos, fit Freissac. Elles sont d'une netteté admirable, les tissus n'ayant pas encore eu le temps de se déshydrater. Que faut-il conclure de tout ceci ? Remarquons d'abord que les blessures proprement dites, en dépit de l'écartement des lèvres et de leur pro-

fondeur, sont le fait d'éclats métalliques de dimensions plutôt réduites mais projetés en grand nombre dans un champ donné. Rien de commun avec les effets d'un obus, à plus forte raison d'une torpille. Je passe aux ecchymoses...

— Les bleus ? demanda le maire d'un ton de doute.

— Continuez, docteur, dit Péral avec impatience.

— Ces ecchymoses réparties par plaques sur tout le cadavre ne trompent pas. Comme les soldats surpris dans leur abri, le déplacement d'air administré à la victime des tapes d'une force extraordinaire, dont toute la surface épidermique présente des traces. Ce qui situe l'attentat dans un espace réduit et clos...

— Hermétiquement ?
C'était le maire, timidement incrédule.

— Oui, hermétiquement clos parce qu'on ne manie pas la grenade dans une ville comme aux tranchées et qu'il n'y a qu'un moyen pour le lanceur d'échapper aux effets de son engin : le faire éclater entre des murs où il ne se trouve pas lui-même.

— Intéressant, murmura le commissaire comme pour lui-même. Le maire lorgnait vers le cadavre nu avec malaise.

— Alors, messieurs, qu'est-ce qu'il nous reste à faire ?

— De toute façon, trancha Péral, il faut attendre le médecin légiste. Et je vais téléphoner à la Sûreté...

Le maire soupira d'aise. On le déchargeait de ses responsabilités.

Le médecin légiste descendit du train de Perpignan vers cinq heures. Il examina le corps, s'entretint avec Freissac et Péral et délivra le permis. On remit sans plus attendre le corps en bière et l'on fixa les funérailles au lendemain matin.

L'étonnante histoire faisait le tour du village. Partout, on avait de la sympathie pour Mégrant, qui résidait à Cerbère depuis...

— Tenez, depuis la naissance de mon premier gosse...

— Depuis la rougeole de mon gamin... Pendant des semaines, la conversation se poursuivait de cette manière.

En attendant, à Paris, on étudiait le rapport du médecin légiste et la note du commissaire Péral. Le ministère des Affaires étrangères était saisi.

Enfin, Péral reçut des instructions. On le chargeait de s'occuper de l'affaire bien qu'elle ne fût pas, en fait, du ressort de la police française. Mais, vu les circonstances... On signalait au commissaire qu'une demande d'enquête avait été transmise à Barcelone. La réponse de la Seguritat lui serait adressée et il la communiquerait à ses chefs.

Cette réponse vint sans tarder. Tout de suite, Péral comprit ce qu'elle apportait.

— Besogne trop tôt faite, besogne mal faite, grogna-t-il en ouvrant le pli.

La Seguritat accusait un vif étonnement au sujet des résultats de l'autopsie. Le corps avait été découvert dans la rue, après un bombardement. Qui eût imaginé qu'il s'agissait d'un meurtre d'une autre espèce ! Les auteurs ? A coup sûr des agents de la Cinquième Colonne. Des gens difficiles à démasquer. La police barcelonaise ferait son possible.

La Seguritat annonçait aussi l'envoi au Gouvernement français d'une note exprimant tout le souci que lui causait l'incident. Et la Généralité de Catalogne versait une somme de cinq cent mille francs à la succession du docteur Mégrant.

C'était là exactement ce qu'avait deviné Péral. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, il ouvrit un petit agenda où il consignait pour son compte les faits du service. Et, sous une date, il écrivit :

L'affaire Mégrant est classée...

II

Le corps du docteur Mégrant avait enfin trouvé le repos de la terre.

Mais le commissaire Péral ne parvenait

pas à chasser le souvenir du docteur. Aussi, c'était dans le pays comme une complicité. Pas une heure où il ne fût parlé de Mégrant. L'imagination aidant, il devenait une sorte de saint. Il obligeait des ménages de son argent et soignait les bêtes. Pour un peu, on eût dit qu'il guérissait rien qu'en imposant les mains. Péral pensait à autre chose... Tué par une grenade dans un local clos... Les termes dont s'était servi le docteur Freissac donnaient au commissaire l'impression d'être mystifié. La Cinquième Colonne ? Mais en quoi la gênait le petit médecin de campagne venu de France et aussitôt absorbé par les statistiques et les rapports sur l'hygiène ? Et puis, toute cette mise en scène... Il se serait trouvé des hommes pour assassiner Mégrant de sang-froid et aller jeter son cadavre sous les bombes des hydravions italiens, dans une ruelle des Ramblas ? Des espions avaient risqué leur vie, compromis l'existence même de la Cinquième Colonne pour exécuter le vieux docteur ?...

Comment Mégrant s'était-il fait des ennemis à Barcelone ? Chaque attentat mettait la Cinquième Colonne en péril. Ses membres ne frappaient que les adversaires les plus redoutables de l'insurrection, des généraux, des hommes politiques. Que Mégrant pouvait-il avoir de commun avec ceux-là ?

Préoccupé, Péral bâclait son travail, impatient d'entendre s'ébranler le travail vers l'Espagne. Il jetait ses visas sur le papier, dans un grand désordre...

— Burkley, James... En règle, Svernik, Christian... En règle... Au suivant...

Une pièce française... Namur, Simon, journaliste, Paris...

Le commissaire releva la tête.

— Pour une surprise !... Qu'est-ce que vous foutez dans ce bled, Namur ?

— Et vous, commissaire ?... Je ne vous savais pas en vacances dans le Sud-Ouest...

Le reporter de *La Nouvelle* allait à Barcelone. Péral se souvint du temps, pas si lointain d'ailleurs, où ils discutaient ensemble les affaires criminelles. Simon Namur l'avait aidé à débrouiller l'assassinat de la fille Blaton, tuée par la mère de son amant.

— Vous n'êtes pas trop pressé, non ? Il y a un train à deux heures qui vous donnera à Port-Bou la correspondance pour Barcelone. Laissez partir les autres et, foi de Péral ! je vous refille un tuyau...

— D'accord, je vous attends dehors...

— Je ne tarderai pas... Allons, messieurs, pressons, pressons...

Un peu plus tard, le commissaire et Namur poussaient la porte du café du Globe. Les habitués n'étaient pas encore là. Tonin, le patron, lisait un journal, à califourchon sur sa chaise, qu'il enjambait pour aller tirer un demi et verser un Picon.

— Et alors, commissaire, quoi de neuf ?... Parce que...

Namur regarda son compagnon en souriant, alluma une cigarette, en aspira longuement la fumée.

— ... Parce que, si vous m'annoncez un tuyau, ça ne doit pas être le meilleur moyen d'aborder les Catalanes en descendant les Ramblas. Là ou aux Champs-Élysées...

Le commissaire eut un haussement d'épaules.

— Non, mon vieux, je ne vous ai pas retenu pour vous raconter des blagues.

Il se pencha vers le journaliste, lui saisit le poignet comme pour mieux fixer son attention et demanda :

— Vous connaissez l'histoire Mégrant ?

A deux heures, le petit convoi reliant Cerbère à Port-Bou emmenait Simon Namur. Du wagon, il adressa à Péral un dernier signe qui voulait dire : « Ne vous en faites pas, je me charge de tout... »

La voix du commissaire qui répondait : « Tenez-moi au courant » se perdit dans le bruit. A regarder encore la silhouette trapue, ancrée là-bas à l'extrémité du quai, Namur ne recueillit qu'une poussière de charbon dans l'œil. Il s'effaça derrière la fenêtre.

III

Il était plus de dix heures du matin quand Simon Namur sortit du Majestic. De Barcelone, il ne connaissait encore qu'un aspect nocturne et vague, vite sacrifié au sommeil profond où il s'était jeté en arrivant à l'hôtel.

Maintenant, la ville était pleine de soleil. Il ferait bon aller et venir dans toute cette lumière, se mêler à la foule, flâner devant les murs où affiches et papillons de propagande formaient une croûte, car on en avait collé plusieurs épaisseurs. Le beau reportage que Namur tenait là pour son journal.

Mais, presque sans s'en rendre compte, il interpella un milicien en mauvais catalan :

— La Dirección General de Seguritat ?

C'est que, depuis les révélations du commissaire Péral, l'esprit du journaliste était occupé tout entier par le meurtre du docteur Mégrant. Et sa première visite était pour la police.

La Seguritat avait son siège au Palais de la Généralité. Namur mit à l'atteindre un temps considérable. On le fit attendre à l'entrée des bureaux. Il était près de onze

Frederica portait l'unique vert clair des miliciennes.



heures et demie quand l'inspecteur consentit à le recevoir.

— Vous désirez des renseignements sur le regrettable incident qui a ému la Sûreté française ?...

Le ton était poli, trop officiel quand même. L'homme parut se rappeler tout à coup que Namur était français :

— Ah ! oui, c'est une grande perte pour l'Espagne républicaine. Le docteur Mégrat ne nous avait pas mesuré son dévouement, comme beaucoup de vos compatriotes d'ailleurs...

Simon Namur n'était pas venu chercher pour son pays un certificat de générosité. Il exposa ce qui l'amena :

— Mon ami le commissaire Péral m'a parlé de la note que vous lui avez adressée. Mais il m'a demandé de recueillir quelques renseignements complémentaires...

Le policier prit un air pincé. — Si je comprends bien, il s'agit d'une enquête personnelle... Je doute que vous arriviez à un résultat, mais, naturellement, nous sommes là pour vous aider. Bien entendu, je me trouve dans l'obligation de vous prier de tenir la Seguritat au courant et de ne pas adresser de rapports secrets en France.

Namur fit semblant de ne pas entendre et prit un biais :

— Au fait, quelle était l'adresse du docteur Mégrat à Barcelone ?... Avait-il des collaborateurs directs ?...

L'inspecteur feuilletait un dossier. — Le docteur Mégrat... Il prononçait « Mégrann ».

... habitait 446 Avinguda de 14 d'Abril... Vous trouverez facilement... C'est la Gran Via Diagonal... Il y a là-bas sa secrétaire, qui pourra peut-être vous fournir des indications... Elle continue le travail administratif en attendant la nomination du remplaçant... Elle se nomme Frederica Arenys et parle français...

— Si vous le permettez, je vais prendre note de son nom...

— Faites... Encore une chose... La direction de la Seguritat, que j'ai consultée avant votre entrée, m'a autorisé à vous confier ceci... C'était dans les poches du docteur...

Un tiroir livra un petit agenda relié de cuir et un portefeuille marron.

L'entretien était terminé. Simon Namur se levait. Il demanda encore, au moment de franchir le seuil :

— A quel endroit exactement, a-t-on retrouvé le cadavre ?

Nouveau coup d'œil dans le dossier.

— Dans la calle Clave... Vous descendez les Ramblas jusqu'à la plaza de la Paz... Dernière ruelle à votre gauche, juste avant le Paseo de Colon... A propos, surveillez votre accent quand vous vous servez de la langue catalane. Nous sommes payés pour nous mêler des espions...

Il n'y eut pas d'au revoir. Le journaliste sortit du bureau avec la désagréable impression qu'on ébauchait derrière lui un sourire ambigu.

De la Seguritat, Namur se rendit tout droit à la calle Clave. Dans la ruelle, on n'avait pas encore commencé à réparer les dégâts du bombardement. Les vitres n'étaient plus qu'un souvenir. Deux ou trois maisons s'étaient effondrées. C'était en face, sur l'asphalte, qu'on avait découvert le corps de Mégrat.

Non loin, l'étal d'un fruitier. Un homme en bras de chemise, qui déchargeait des oranges, se redressa quand Namur s'arrêta. Le journaliste avisa une caisse, retira une grappe de raisins, la sou-

pesa.

— C'est du Tarragone, *company*. Il est à point...

Namur tendit les fruits,

On avait arraché le feuillet portant la date du 13 juillet.

que le marchand déposa dans la balance.

— Dites donc, ça a chauffé dans le quartier...

— Heureusement qu'ils n'ont rien reviennent pas tous les jours... On est tranquille depuis le 13 juillet...

Le 13 juillet : la date du meurtre de Mégrat.

Le boutiquier n'était pas avare de mots. Avec patience, Namur écouta ce flot de paroles. Il ne doutait pas que l'une ou l'autre finirait bien par lui révéler quelque chose.

— Vous devinez, *company*, que nous avons eu peur à en mourir. Les abris publics sont trop loin. Sans quitter nos maisons, nous étions tous descendus le plus profondément possible. Mais moi, je n'aime pas d'être aveugle. Par le soupirail de ma cave, j'observais la rue... Ah ! les bombes des Caproni font du joli gâchis... J'aurais cédé gratuitement mon fonds de commerce pour ne pas être dehors... Pourtant, il y a eu un fou qui roulait en auto après l'alerte des sirènes. A une minute près, il n'y coupait pas. Je pensais : En voilà un qui n'aura plus besoin de ses roues. Il en a réchappé. Ce n'est pas comme le pauvre type qu'on a ramassé un peu plus loin que le magasin, tout brimbalant, et sur qui la Maria a bien pleuré un quart d'heure. Elle est un peu folle, la Maria, ce n'était pas son homme. On ne l'avait même jamais rencontré dans le quartier... Il n'y a pas eu d'autre victime...

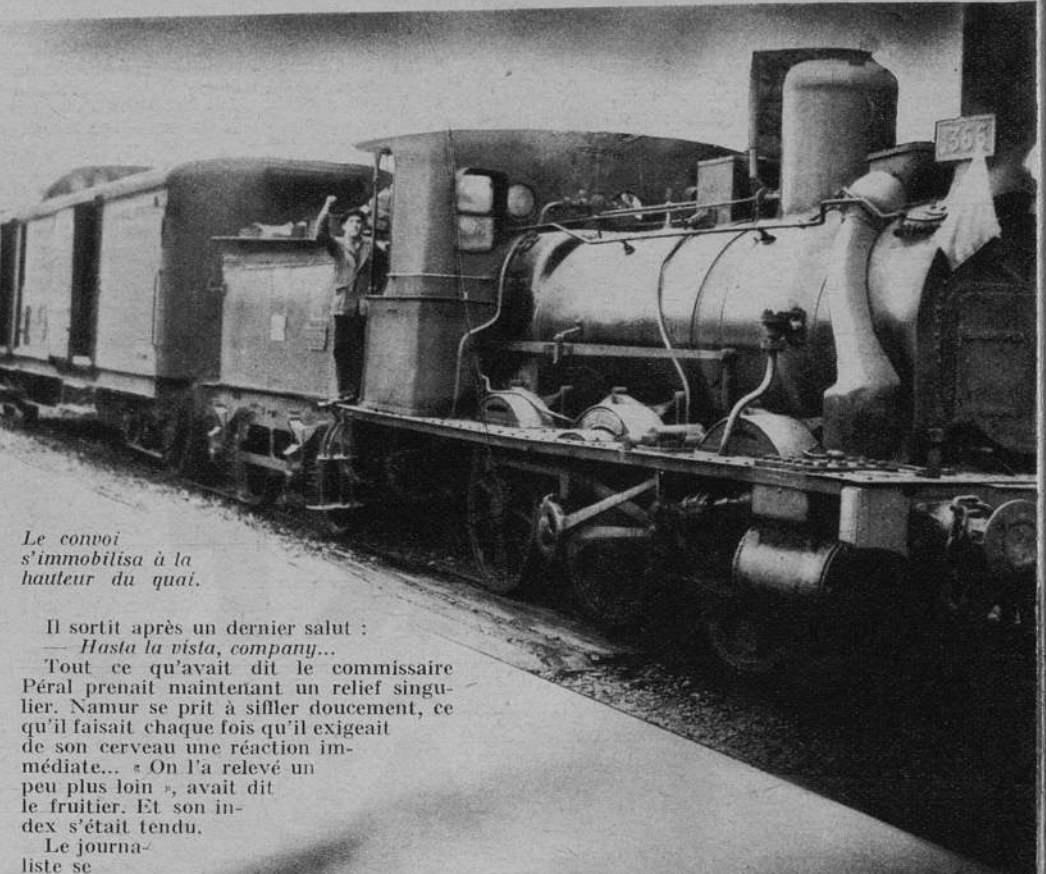
Namur laissa tomber une peseta sur le marbre du comptoir et prit sa grappe de raisin. Il avait une question à poser, capitale...

— Vous avez vu une voiture, vraiment ?...

Piqué au vif par ce scepticisme, son interlocuteur demanda à sa mémoire un effort décisif.

— Vu, ce qui s'appelle de mes yeux vu... Et pas une automobile officielle ou de la Croix-Rouge... Grise qu'elle était, sans fanion, avec une portière qui battait...

— Curieux, murmura Namur,



Le convoi s'immobilisa à la hauteur du quai.

Il sortit après un dernier salut : — *Hasta la vista, company*...

Tout ce qu'avait dit le commissaire Péral prenait maintenant un relief singulier. Namur se prit à siffler doucement, ce qu'il faisait chaque fois qu'il exigeait de son cerveau une réaction immédiate... « On l'a relevé un peu plus loin », avait dit le fruitier. Et son index s'était tendu.

Le journaliste se



Ci-contre : Ce n'est qu'à la morgue qu'on identifia le docteur Mégrat.

dirigea vers l'endroit où l'on avait ramassé le corps, en face des décombres les plus proches. Son sifflement devint satisfait. La surface de la chaussée était lisse, sans trace de réflexion. Les murs vétustes, de l'autre côté, s'étaient effondrés comme une danseuse fait la révérence, sur eux-mêmes. Il ne s'était répandu à la place où se trouvait Namur qu'une sorte de suie qu'on avait broyée. Pas un éclat de projectile n'était entré dans cette bande large de quelques mètres où Mégrat, jeté hors de l'auto, avait nécessairement roulé. « On » avait bien fait de l'exécuter d'avance... le bombardement eût épargné la victime qu'on lui offrait. La mort dont l'ombre planait sur la calle Clave n'avait pas voulu de ce cadavre qu'on cherchait à tuer deux fois !

Les médecins français ne s'y étaient pas trompés. Ils avaient démontré que Mégrat n'avait pas été surpris par le bombardement, qu'on l'avait purement et simplement assassiné. Les auteurs de l'attentat n'avaient pas compté qu'une clairvoyante autopsie ferait la différence entre un corps livré à l'explosion d'une grenade et un corps mutilé par une torpille aérienne. Mais l'avis des experts venait trop tard. La Seguritat avait d'autres soucis que celui d'ouvrir une enquête parce que, dans la calle Clave, une auto grise dont la portière battait, avait bravé les avions italiens pour verser sur la chaussée le cadavre d'un vieillard. Le camouflage du crime était manifeste. Et puis après ? Son secret resterait quand même entier...

Le pas de Namur hésita au bord du trottoir. Il n'y avait qu'une ressource : rencontrer sans tarder cette... comment ?... cette Frederica Arenys. Namur escalada l'impériale d'un tramway qui remontait le Paseo de Gracia. Il atteignit rapidement l'avenue du 14-Avril. Le 446, où était le bureau de Mégrat, se trouvait à courte distance. Lorsque le visiteur somma au deuxième, ce fut Frederica Arenys qui vint ouvrir.

— Mademoiselle Arenys, n'est-ce pas ? La secrétaire portait une robe de lin bleu, matière bourrue et douce à la fois. Au-dessus du sein, le reflet doré d'un clip éclairait l'étoffe.

Simon Namur se présenta :

— Journaliste... envoyé de *La Nouvelle*, de Paris...

On n'avait rien changé au bureau de Mégrat. Le garçonnet en uniforme de mili-

rien brandissait le poing comme un défi aux événements qui, depuis quelques semaines, ne tournaient pas à l'avantage des gouvernementaux.

Namur s'était promis de parler avec prudence, peut-être même en laissant percer une certaine suspicion. Mais ça, c'eût été bon pour une fille laide, usée au contact des dossiers et des registres. Avec Frederica Arenys, il n'avait pas envie de ruser. Il rapporta en détail comment il avait vérifié tous les soupçons du commissaire Péral.

A son tour, Frederica Arenys lui révéla qu'au reçu des observations des autorités françaises, on l'avait interrogée pour la forme à la Seguritat. Elle s'était refusée à croire qu'on eût pu diriger un attentat contre le docteur.

— Voyez-vous, il n'avait que des amis ici. Nous l'admirions d'avoir sacrifié son existence paisible pour venir offrir ses services au Gouvernement... Vous m'affirmez qu'il a été victime d'un assassinat. J'avoue que les indices sont troublants. Mais je vous jure que pas un d'entre nous n'aurait accepté de faire pareille besogne.

Avait-elle deviné que le journaliste, en se présentant chez elle, la mêlait vaguement à l'affaire ? Namur protesta de la conviction où il était que les républicains de Barcelone n'étaient pour rien dans la mort du docteur.

— Mais, en fait, qui aurait eu un intérêt quelconque à sa disparition ? Sa mission était donc d'une telle importance ?...

— Pas le moins du monde. L'œuvre des réfugiés a pris évidemment une extension considérable. Mais c'est un service administratif. Le docteur Mégrat faisait les rapports sur l'hygiène des camps. Il n'a même pas été remplacé. Je suffis à expédier la besogne courante...

— Bref, rien à déduire des fonctions confiées au docteur. Il n'entretenait pas de relations avec les milieux combattants ?

— Aucune.

— Et sa vie privée ?

— Qu'est-ce que vous me demandez là ? Tout le monde vous dira que le docteur usait les forces que lui laissait son grand âge pour mener à bien sa tâche. Il lui consacrait ses journées et une partie de ses nuits.

— Le jour de sa disparition ?

— Quand il est sorti d'ici, c'était pour se rendre à l'infirmerie du stade. Quelques heures plus tard, on découvrait le corps dans la calle Clave. Un ami, Jaume Llomiz, qui est comme vous journaliste, prétend que ce mystère s'apparente à celui de la Cinquième Colonne, qui groupe les fascistes de Barcelone. Si cela vous paraît utile, je prendrai rendez-vous avec Llomiz...

— Mais bien sûr... A propos, on m'a remis à la Seguritat les papiers trouvés sur le corps du docteur...

LUDO PATRIS et PAUL KINNET.
(Suite page 11.)



Causes



Un joli frisson

La femme Hermine P... s'est jetée par la fenêtre. Elle dut avoir des raisons valables pour ce faire... Eh bien ! quand vous les connaissez, je pense que, à l'instar de ceux qui purent ouïr ces fameuses raisons au cours de l'audience de la Neuvième Correctionnelle où fut évoqué cet incident vous vous direz :

— Il fallait tout de même qu'elle ait une mentalité, cette petite fofolle... Tout ça à cause d'un baiser refusé... Vraiment, il y en a qui n'ont guère de soucis sérieux dans la vie pour attacher tant d'importance au plaisir d'amour !

Mais je philosophe... Arrivons-en au geste de dame Hermine...

D'âme ou plutôt de conscience beaucoup moins immaculée que son agréable prénom, cette amusante personne qui a eu, paraît-il (et je cite l'expression même d'un témoin gai luron), « trois maris tués sous elle », présente au tribunal la caricature de ce que l'on pourrait appeler la cocotte d'à présent : un mélange de snobisme et de sportivité, la figure archi-peinte, le cheveu hyper-déteint, avec, sur le corps, un costume démontable : trois pièces pouvant réussir, grâce au plus astucieux des assemblages, à constituer successivement la robe du soir, celle de l'après-midi et le petit trotteur du matin. « J'écarte le corsage, voilà le décolleté ; je relève la jupe, voilà le simili-tailleur ; je tombe la veste, et, avec le solde, je fais mon entrée au dancing ».

« C'est pratique, c'est mignon, ça sort de chez Vanlin, et ça séduit les hommes... » Hermine (ai-je dit qu'elle avait vu le jour dans les environs de Marseille ?), Hermine, un beau matin, lasse des époux légaux, ne s'avisa-t-elle pas de jeter son dévolu sur un acteur, avec ce contrat pour tout mode de liaison :

— Tu me plais, je crois que je te plais. Vivons ensemble.

L'homme de théâtre accepta... C'est un grand gaillard placide, au crâne déplumé qui a dû jouer dans le temps la tragédie. Ce qui lui reste de voix fait encore trembler les vitres.

— Elle me proposa cette combinaison, monsieur, affirme-t-il, et je ne me doutais guère des inconvénients qui allaient en résulter. Hermine, d'abord, possède un *drolle* de tempérament. Elle vous jure fidélité, et, cinq minutes après, saute dans le lit d'un autre ! J'en fis plus de vingt fois la pénible constatation.

M. LE PRÉSIDENT, *narquois*. — Vous n'étiez pas obligé de vivre avec elle, si ce penchant vous déplaisait.

CÉSAR T... c'est l'amant d'Hermine. — Mais elle me jurait toute la journée qu'elle n'aimait que moi... avec preuves à l'appui... C'est ce qu'il y a de plus extraordinaire !

M. LE PRÉSIDENT. — Quelles preuves pouvait-elle vous donner ?... Je ne comprends pas bien !

CÉSAR T... *geste des mains qui étreignent*. — Des preuves palpables ?... Elle avait toujours besoin de mon amour... (Rires dans l'auditoire.)

M. LE PRÉSIDENT. — Si vous lui donniez satisfaction de ce côté, avec ce qu'elle prenait ailleurs, elle n'était pas bien à plaindre. (Nouveaux rires.)

HERMINE. — Je tiens à proclamer que Monsieur exagère... Sans doute j'ai eu quelques petites aventures, en marge... Mais, si Monsieur avait convenablement répondu à mes désirs normaux...

CÉSAR T... — Normaux ? Quatre fois par jour : le matin, le midi, à l'heure du five o'clock et le soir !

M. LE PRÉSIDENT. — Hum ! nous allons entrer dans des détails intimes et périlleux... Arrivons-en aux faits qui motivent l'instance.

CÉSAR T... — C'est encore une trébuchette cette histoire-là... Je suis devant vous accusé de tentative d'homicide.

M. LE PRÉSIDENT. — N'exagérons rien. L'acte introductif d'instance porte : Coups et blessures...

CÉSAR T... — Mais je n'ai donné à ma maîtresse qu'une demi-douzaine de gifles !

M. LE PRÉSIDENT. — Voilà un aveu spontané. Et d'autant plus à retenir qu'il vous est reproché exclusivement d'avoir aidé votre maîtresse à se jeter par la croisée.

CÉSAR T... *levant les bras comme au troisième acte d'un drame noir*. — Tout simplement prodigieux !

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin, voulez-vous nous donner quelques explications précises ?

CÉSAR T... — Volontiers, mais je vous prévins que ça va être plutôt corsé...

M. LE PRÉSIDENT. — Je crois que nous avons eu jusqu'à présent de quoi nous mettre en train... Cependant, nous vous engageons à trouver des mots convenables pour exprimer des faits qui ne le seraient pas... Vous, un homme de théâtre, cela vous sera facile.

CÉSAR T... — Je vais donc essayer d'interpréter le rôle... en... mineur.

« Voici : Cet après-midi-là, j'étais couché... J'avais eu la veille une générale... Et vous savez qu'une générale, ça dure... généralement jusqu'à des deux heures du matin, avec les félicitations, les shake-hands et la discussion entre interprètes... Bon ! j'avais donc gardé le lit, et un camarade était venu me voir... Nous causions de choses et d'autres, quand, tout à coup, Hermine rentre. Elle avait son chapeau, son manteau, son parapluie, son sac et des paquets. Elle ne salue même pas mon collègue, elle s'approche du lit, me pousse, s'étend, et, à brûle-pourpoint, me soupire avec des yeux retournés : « Prends-moi, César ! Vite, vite, prends-moi ! Je ne peux pas tenir ! »

(Renouveau d'hilarité générale.)

CÉSAR T... — Je n'obtempère pas, naturellement, parce que je suis tout de même un homme de convenances. Je dis simplement à Hermine : « Nous causerons de cela tout à l'heure, quand Rodogune sera parti... »

M. LE PRÉSIDENT. — Rodogune ?

CÉSAR T... — Oui, c'est le surnom du camarade qui était là. On le lui a donné parce qu'il a commencé par être fille au temps qu'il était au Conservatoire. Mais, un jour qu'il jouait le rôle de Rodogune devant son professeur, il a senti qu'il se passait quelque chose d'étrange en lui... Huit jours après, à la suite d'une opération, il était devenu un homme comme vous et moi...

M. LE PRÉSIDENT. — Hum... Nous entendons tout à l'heure cette... ce... Rodogune... Poursuivez...

CÉSAR T... — Là-dessus, mon collègue qui voyait les choses s'aggraver, se retire ;



moi, je me lève pour le mener jusqu'à la porte et je regagne la chambre. Qu'est-ce que je vois ? Hermine furieuse, les yeux hors de la tête, les cheveux fous... « Tu es toujours décidé à me mépriser comme un vieux gilet de flanelle ? me crie cette folle... Et, parce que tu préfères tes amis, je serai éternellement obligée de me mettre la ceinture et de me taper des amants qui ne savent rien faire de propre... J'en ai assez, je vais en finir avec cette existence ridicule !... » Moi, comme je la connaissais, je ne réponds rien, je me recouche... Sur quoi, elle pose son parapluie, ses paquets, son sac et va ouvrir la fenêtre... Ça devenait plus grave... Jeme prépare à intervenir, lorsque je la vois se rapprocher de moi : « Veux-tu m'embrasser au moins ? — Non, lui répondis-je, tu es trop exigeante à la fin. — Embrasse-moi, César ! — Non, non et non... ! » Je n'avais pas fini de pro-

noncer le dernier de ces refus, messieurs, que ma maîtresse courait vers la croisée. Par bonheur, je suis lesté... Au moment où elle enjambait la barre d'appui, je puis la rejoindre, mais j'eus un mouvement maladroit, si bien qu'au lieu de la retenir je glissai de mes pieds nus sur le parquet ciré, et le poids de mon corps, s'ajoutant à l'élan d'Hermine, la fit basculer vers le vide !...

(Les rires entrecoupés de la salle se sont subitement éteints.)

CÉSAR T... — Il y a des miracles, messieurs les juges... Au moment où j'allais hurler d'effroi, je sentis que ma main lancée machinalement en avant retenait quelque chose... C'était la jupe de ma maîtresse... Je pus, de l'autre main, me raccrocher à la ferrure de l'appui et durant peut-être vingt secondes ma malheureuse amante se balançait au bout de mon bras à l'extérieur. Dire que cette situation lui remettait l'esprit en équilibre serait exagéré. D'aucuns, à sa place auraient fait leur prière ou demandé pardon. Hermine continua à m'adresser des injures, tandis que je m'efforçais de conserver assez de force pour attendre la venue d'un secours.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous avez dû éprouver un émoi intense ?

CÉSAR T... — Le plus horrible frisson de ma vie, messieurs... Je dus finalement lâcher prise... Mes doigts ne pouvaient plus demeurer fermés...

M. LE PRÉSIDENT. — Mais alors, en quelle occasion avez-vous appliqué à la plaignante les gifles dont vous parlez tout à l'heure ?

CÉSAR T... — C'est après. Je demeure à l'entresol, Hermine, en tombant, arriva juste sur la bache servant de store à l'épicière du dessous. Elle ne s'était fait aucun mal.

M. LE PRÉSIDENT. — Elle vous accuse dans la citation, cependant, d'avoir été la cause de multiples contusions sur tout le corps, qui lui coûtèrent...

LA PLAIGNANTE. — Huit cent francs de frais de médecin et médicaments...

Mais, lorsqu'après les dépositions des témoins il a été établi que la version du brave César est bien la bonne, que les contusions d'Hermine, si elles furent produites par sa chute, ne furent ni bien graves ni réellement imputables au prévenu, le tribunal prononce la sentence qui s'impose :

— Vous êtes renvoyé des poursuites sans dépens, monsieur César T... conclut le président. Quant à la plaignante, elle fera bien une autre fois de réfléchir avant d'entreprendre une chose vraiment aussi sérieuse qu'un suicide ou une poursuite judiciaire.

J. C.

La sirène du cinéma.

— Vous avez été reconnue par trois clients du cinéma Bonne-Nouvelle. Pourquoi nier l'évidence ?

— Monsieur le président, je suis certainement victime d'une ressemblance. Et cette ressemblance est d'autant plus désagréable pour moi qu'en effet je fréquentais le cinéma en question, mais, comme je suis légèrement myope, je me mettais toujours dans les premiers rangs, alors que les personnages qui m'accusent disent s'être trouvés près de moi dans le fond de la salle.

L'inculpée, une petite brune au regard moqueur et aux dents d'une étonnante blancheur, est de ces êtres auxquels, selon la formule sacrée, on donnerait le bon Dieu sans confession. Près d'une demi-douzaine de plaintes furent déposées contre elle pour vol à la tire.

Le premier témoin est un vieux monsieur décoré :

— Je reconnais parfaitement cette personne, dit-il, et, si j'ai porté plainte contre elle, ce n'est pas pour le portefeuille qu'elle m'a dérobé. Ce portefeuille ne contenait qu'un billet de 100 francs, mais aussi quelques photographies auxquelles je tenais. J'ai fait passer une note dans les journaux, demandant à mon voleur, à ma voleuse plutôt, de garder l'argent et le portefeuille, mais de me renvoyer les photos de famille. J'y tenais beaucoup. J'ai alors pensé, comme elle ne m'avait rien retourné, qu'en mettant la police dans cette affaire je rentrerais dans mon bien. Il est vrai que je n'ai rien retrouvé.

— Donc ce n'est pas moi la voleuse, intervient l'inculpée. On a tout retourné chez moi et inutilement.

— Pas si inutilement, dit à son tour le président. Nous avons ici, comme pièces à conviction, tout un lot de photographies scandaleuses.

— Je fais collection... Ou plutôt, c'est un ancien ami qui m'a légué cette collection avant de partir pour l'Afrique. Moi, ça ne m'a pas tant scandalisée. J'ai les idées larges. Je suis affranchie.

Un autre témoin est une vieille dame, placeuse au cinéma Bonne-Nouvelle.

— Pour reconnaître Mademoiselle, dit-elle, je la reconnais ; maintenant, pour vous dire si elle se plaçait en avant ou en arrière, c'est impossible. Je vois tant de monde que

je ne sais plus. Et puis, tous les jours je change de rang... Vous comprenez, monsieur le président, qu'il y a des rangs qui les « lâchent » et d'autres qui les distribuent avec un élastique.

— Ce qui signifie ?

L'ouvreuse-placeuse est étonnée de la question du président.

— Bien quoi ! tout le monde sait ça, dit-elle. Pour que les gains soient égaux on change entre nous les placeuses. Un jour, on touche des haricots, un autre des jetons, comme ça on est finalement au même poids. Évidemment, le fond, c'est plus chic parce que c'est la porcherie.

— La porcherie ?

— Oui, on appelle comme ça les places du fond qui sont dans l'obscurité et où se mettent de préférence les vieux saligauds.

« Ah ! on peut dire qu'il y a du spectacle dans le fond. C'est au point que, lorsque les placeuses sont de service dans les rangs du fond, elles ne retournent plus dans les couloirs durant tout le spectacle. Elles restent là pour s'en payer une tranche. Tenez, le vieux qui vient de témoigner, on le connaît bien. On l'appelle le père Tutu.

— Pourquoi le père Tutu ?

— Parce qu'il prend toujours ses voisines — des spécialistes, il faut le dire — pour des danseuses. Même quand elles ne sont pas danseuses, il faut qu'elles soient danseuses. C'est une idée fixe. Et alors, il n'est plus question que de tutu. « Vous avez un petit tutu ? qu'il demande. Vous me le ferez voir, votre joli tutu... Moi, j'aime les tutus... Ma bonne fait le ménage en tutu... Quand ma conciergerme monte mon courrier, elle me montre son tutu... » Et, chaque fois qu'il prononce ce mot de tutu, il pousse un soupir faut voir comme...



Un autre témoin :

— Elle m'a refait de trois cents balles, dit-il. Oh ! je la reconnais bien... Elle me disait tout le temps que j'avais des nichons comme une femme et elle les regardait de près... Moi, je riais parce que ça ne m'était pas désagréable... Et c'est comme ça qu'elle m'a pris mon portefeuille.

— Moi, déclare un dernier témoin, quadragénaire de forte corpulence, ce que je lui reproche surtout, c'est de m'avoir gâté mes après-midi. Je l'avais rencontrée sur le boulevard et je l'avais abordée : « Tu viens au cinéma ? » me dit-elle. J'acceptai. Comme elle me plaisait, j'acceptai un rendez-vous pour le lendemain, encore au cinéma. Le troisième jour, j'étais bien décidé, à la sortie du spectacle, à mener ma compagne dans un petit hôtel que je connais ; aussi j'avais emporté pas mal d'argent. Eh bien ! monsieur le président, à la sortie, elle m'a faussé compagnie en m'emportant mon portefeuille... Ah ! je lui en veux !

— A cause de l'argent sans doute ?

— Non, mais parce qu'elle m'a emmené trois fois au cinéma ; et moi, j'ai horreur du cinéma.

Malgré tout, l'inculpée bénéficie du doute et est acquittée.

CHAMBRE DE MORT A BARCELONE

(Suite de la page 10.)

Namur étala le portefeuille et l'agenda. Dans le premier, il y avait une carte d'identité française, un billet de banque, une photo de la petite maison que le docteur occupait à Cerbère...

Frederica Arenys attirait vers elle l'agenda à couverture de cuir. Elle eut un cri :

— Voyez ! On avait arraché le feuillet où s'imprimait la date du mardi 13 juillet, jour de la mort du docteur Mégrat...

Sur la page du 14, on lisait : *El mes petit de tots*...

Frederica Arenys traduisit en appuyant sur chaque syllabe :

— Le plus petit de tous...

(A suivre.)

L. P. et P. K.

Le Docteur GUILLOTIN et sa machine



Joseph-Ignace Guillotin, docteur en médecine et député à l'Assemblée Nationale, proposa en 1789 un nouveau mode de châtiment égalitaire et rapide pour les condamnés à mort, mais ne fut nullement, en réalité, l'inventeur de la machine qui porte son nom.

UN ANNIVERSAIRE NÉGLIGÉ

Le 28 mai 1738 — il y aura donc bientôt deux cents ans — naissait à Saintes un enfant baptisé sous les prénoms de Joseph-Ignace et dont le patronyme devait conquérir une certaine notoriété. C'était le futur D^r Guillotin. Et l'on ne peut s'empêcher à ce propos de rappeler la réflexion très exacte faite par Victor Hugo : « Il y a des hommes malheureux : Christophe Colomb ne peut attacher son nom à sa découverte ; Guillotin ne peut détacher le sien de son invention. »

En effet, il pourrait être légitime de célébrer le bicentenaire de ce médecin, brave homme et philanthrope ; il serait injuste de lui attribuer une paternité qu'il n'a pas. On ne saurait se lasser de le répéter : Guillotin ne fut pas l'inventeur de la guillotine.

Rappelons plutôt comment les choses se sont passées !

Quand il s'agissait, sous l'ancien régime, de mettre à mort un condamné, le bourreau avait à sa disposition les procédés les plus divers et les plus barbares : la potence, le bûcher, la roue, l'écartèlement et, exclusivement réservée à l'usage des nobles, la hache. Or, le bourreau n'était pas toujours adroit ; souvent, il infligeait à son patient des tortures inutiles. Par ailleurs, l'inégalité jusque dans la mort était choquante. C'est contre cette double erreur que Guillotin, alors membre de l'Assemblée Nationale, se proposa de réagir.

Dans cette Assemblée, notre médecin réformateur s'était toujours fait remarquer, dit un de ses biographes, par « la sagesse de ses vues et la modération de ses principes ». Le 10 octobre 1789, il prit une première fois la parole pour demander que la loi fût égale pour tous et qu'aux mêmes crimes fût appliquée la même peine. Les choses en restèrent là. Aussi, le 1^{er} décembre suivant, il revint à la charge en proposant de rédiger ainsi l'article relatif à la peine de mort : « Le criminel sera décapité ; il le sera par l'effet d'un simple mécanisme. » A eux seuls, ces deux derniers mots contiennent, ou à peu près, la trouvaille, ou le mérite, du bon D^r Guillotin.

Ce n'est pas lui, en effet, c'est Lepeletier de Saint-Fargeau qui, le 3 juin 1791, parvint à faire voter la loi décidant que « tout condamné à mort aurait la tête tranchée ». Restait à créer le « simple mécanisme ». Pour cela, on s'adressa à Antoine Louis, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie.

On ne sait pas exactement ce qui se passa alors. Il semble qu'une active correspondance s'échangea entre Louis et le Gouvernement. Louis consulta aussi son confrère Guillotin, mais uniquement par politesse. Enfin, comme dans toute bonne administration, on fit rechercher les « précédents ». On les connaissait alors ; nous, par contre, nous les avons oubliés.

C'est une vérité première que de dire que, pour faire du mal à ses semblables, l'homme s'est toujours révélé ingénieux. Il ne faut donc point s'étonner, que dès

le XIII^e siècle, des chroniqueurs allemands aient signalé, en Bohême, l'existence de « tranchoirs » qui sont déjà des guillottes. Sur les estampes qui existent dans les archives de notre Bibliothèque Nationale, on en voit la preuve : entre les glissières d'un double portant passe un sabre, ou un cimetière, que surmonte un poids, soutenu lui-même par une corde ; le bourreau lâchait la corde, le poids tombait sur le sabre et la lame décollait le patient. De même, dans un volume publié en Hollande vers le milieu du XVI^e siècle, on peut lire ces lignes non moins convaincantes : « Il existe un cer-

servé la machine, mais on a supprimé l'échafaud. Et, cependant, ce dernier nom est encore employé par habitude.

Voulez-vous savoir maintenant quel fut le condamné à mort qui inaugura, si l'on peut dire, le nouvel instrument ? Ce fut un nommé Nicolas Pelletier, assassin et voleur de grands chemins, qui fut exécuté le 25 avril 1792, quelques jours après les expériences faites à Bicêtre.

Tout d'abord, le peuple, qui a l'imagination prompt, voulut faire hommage de l'invention à Mirabeau, sous prétexte qu'il avait « porté les plus grands coups à la tyrannie ». La machine fut surnommée la « Mirabelle ». Puis on se souvint que le véritable créateur était le chirurgien Louis ; la machine devint la Louissette ou la Louison. Ce vocable, le seul légitime en somme, eut beaucoup de succès pendant quelques mois ; il répondait à l'esprit de l'époque, où l'on trouvait plaisant de rire de la mort,

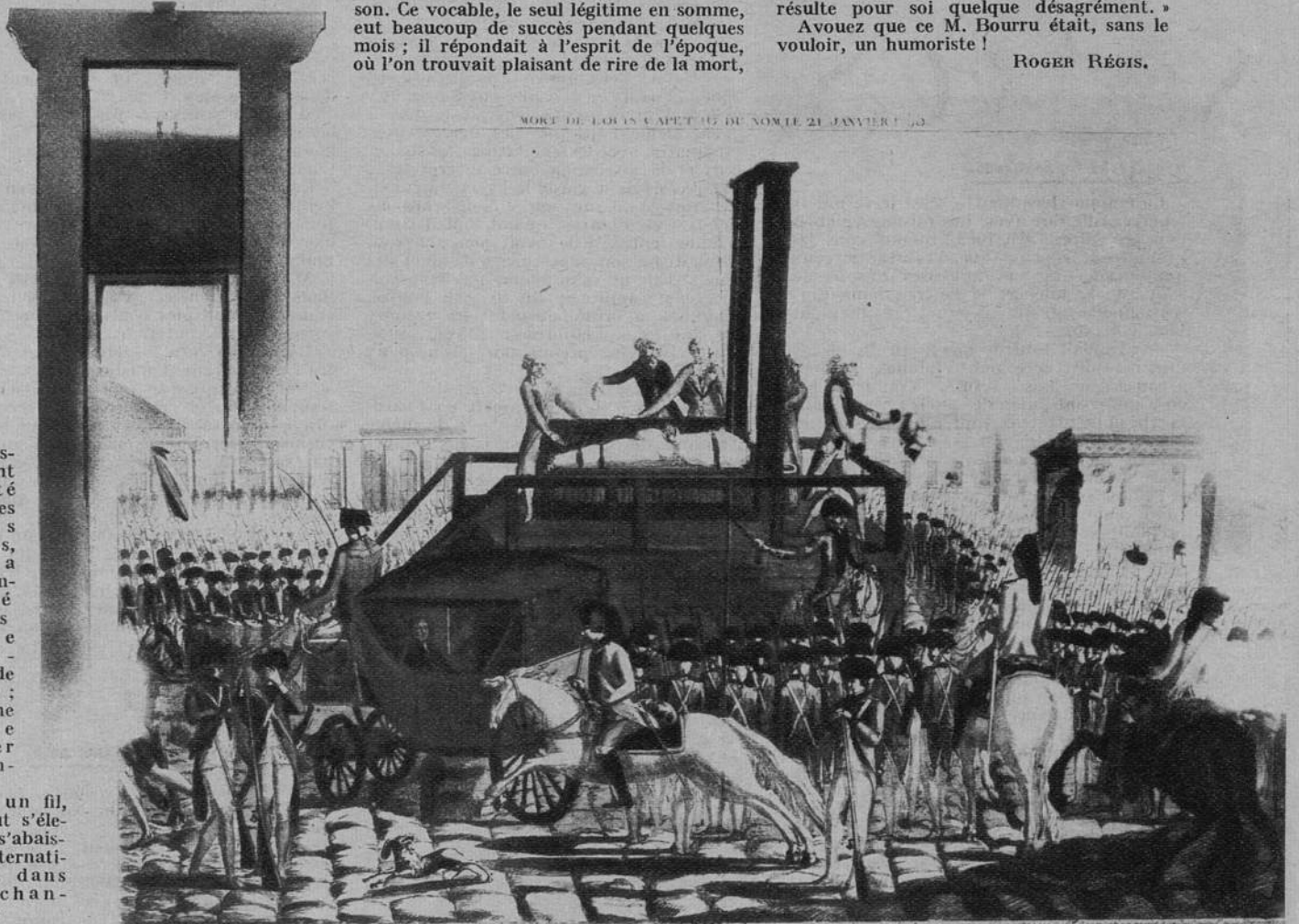
machine

l'expérience du sinistre instrument qui portait son nom.

Quand il mourut, à Paris, le 26 mars 1814, de nombreux discours furent prononcés sur sa tombe. L'un des orateurs, M. Bourru, doyen de la Faculté de Médecine, lui rendit hommage et protesta, à sa façon, contre l'injuste abus fait du nom de Guillotin : « Malheureusement pour notre confrère, dit-il entre autres choses, sa motion philanthropique lui a attribué beaucoup d'ennemis, tant il est vrai qu'il est difficile de faire du bien aux hommes sans qu'il en résulte pour soi quelque désagrément. »

Avouez que ce M. Bourru était, sans le vouloir, un humoriste !

ROGER RÉGIS.



Ci-dessus : Cette estampe populaire représente l'exécution de Louis XVI, le 21 janvier 1793, sur la place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde. Elle permet de se rendre compte sur quel haut échafaud était alors dressée la guillotine.

Ci-dessous : De nos jours, la Justice semble éprouver quelque honte de la mort qu'elle inflige aux condamnés à la peine capitale. Elle a donc supprimé l'échafaud et, faisant repousser la joute à une grande distance par un implacable service d'ordre, réserve les exécutions à la pointe confuse de l'aube. Aussi est-il presque impossible à un photographe de prendre actuellement un instantané de cette minute angoissante. Ce document, d'autant plus rare, remonte à une date déjà ancienne.

surtout de la mort des autres. N'appelaient-ils pas couramment le couperet fatal : rasoir national, niveau démocratique, piscine des Carmagnoles ? Monter à l'échafaud n'était-ce pas monter sur Madame, mettre la tête à la châtière, éternuer dans le sac, faire le saut de carpe ? Ne disait-on pas enfin du geste du bourreau qu'il broyait du vermillon ou qu'il célébrait la messe rouge ?

Peu à peu, cependant, Louis, de même que Mirabeau, fut oublié. On ne se souvint plus que du premier membre de l'Assemblée Nationale ayant, — par philanthropie, remarquez-le ! par esprit de justice et d'égalité, — proposé la création d'une machine unique et rapide. Des chansons firent le reste et le mot guillotine resta dans la langue usuelle.

Pauvre D^r Guillotin ! Il ne fut pas très satisfait de ce parrainage. Mais il était d'humeur si débonnaire, si conciliante qu'il ne songea jamais à protester ; il laissait dire et se taisait.

Les années passèrent, les régimes politiques se succédèrent. Vers la fin de l'Empire, dans le quartier de la rue Saint-Honoré et des Tuileries, les passants pouvaient voir trotter le long des rues un vieillard de petite taille, à la démarche cérémonieuse, aux gestes polis et qui, jusque dans ses vêtements surannés, portait encore l'empreinte du siècle précédent. C'était le D^r Guillotin.

Il n'avait rien d'un farouche révolutionnaire et semblait ne souhaiter que l'oubli. Peut-être, à part soi, s'estimait-il encore bien heureux d'avoir traversé la grande tourmente sans avoir fait, sur lui-même,



Le passager du POLARLYS

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — A bord du Polarlys s'est embarqué Silberman qui est responsable de la mort de Marie Baron, décédée à Paris, au cours d'une orgie. Accompagné de sa sœur, Katia Storm, ils parviennent tous deux à donner le change à tout le monde. Katia devient la maîtresse du jeune officier Vriens et Silberman se fait passer pour un certain Schutringer. Il ne tarde pas à commettre un nouveau crime, en assassinant son oncle, le conseiller de police Sternberg. Le capitaine Petersen se mêle tout d'abord de son officier Vriens, mais il ne tarde pas à y voir clair. Puis il se figure que le soutier Peter Krull est coupable et abandonne cette piste lorsqu'il se rend compte que Schutringer et Silberman ne sont qu'un seul et même homme. D'ailleurs, sur le point d'être démasqué et arrêté, Schutringer-Silberman se jette par-dessus bord et se noie.

XII (1)

Else Silberman.



La journée s'écoula dans une atmosphère oppressante. Le paysage, à lui seul, eût suffi à faire naître la neurasthénie. On suivait des passes étroites, qui s'emboîtaient les unes dans les autres comme les galeries d'un trou de taupe. Et le ciel était si bas qu'on avait l'impression d'un couvercle hermétiquement clos au-dessus des têtes.

Des montagnes blanches. De l'eau grise ou noire selon les reflets. Parfois, très loin, une maison perdue, plantée sur des pilotis, et un petit bateau de sapin à l'ancre dans une crique.

Peter Krull avait regagné son poste après avoir salué ironiquement son auditoire.

Vers dix heures, trois hommes avaient pris place dans la salle à manger, sous le regard inquiet du steward : Petersen, Jennings et Evjen.

L'inspecteur, par hasard, s'était mis à la place de Schutringer et, à plusieurs reprises, les deux autres détournèrent la tête.

— Un fou! grommela soudain Evjen. Je me demande comment il a résisté à une pareille dose...

Car les cinq ampoules de morphine volées dans la cabine du Lapon, avaient été retrouvées vides chez Schutringer.

Avant de sauter par-dessus bord, il avait dû en avaler le contenu, car on n'avait pas revu la seringue.

Et, s'adressant à l'inspecteur :

— Qu'allez-vous faire de sa sœur ?

— Je ne sais pas... Il faut que je télégraphie à mes chefs... En somme, il y a deux crimes : celui de la rue Delambre, qui intéresse la police française, et le meurtre

(1) Voir *Police-Magazine*, n° 381 à 390.

de Sternberg qui, commis à bord d'un navire norvégien dans les eaux internationales, ne regarde que nous... La complicité de Katia, dans l'un et l'autre de ces crimes, n'est guère établie...

Petersen ne disait rien, mangeait avec un appétit qui étonnait le steward.

Le reste de la journée se passa sans incidents. Evjen reprit au fumoir sa place habituelle, étala ses dossiers et les annota. Comme il rencontrait le capitaine, il lui dit :

— Bien entendu, à Kirkenes, vous dînez à la maison, comme d'habitude... Ma femme sera enchantée... Vous savez que l'inspecteur est plus habile que je ne l'aurais cru... Il a encore retrouvé quatre mille couronnes dans une chaussure de Krull qui ne nous avait avoué que le cinquième de ce qu'il avait réellement touché...

Il y eut pourtant quelques allées et venues, surtout entre trois heures de l'après-midi et sept heures, alors que Jennings dormait, débarrassé enfin du mal de mer.

A plusieurs reprises, Vriens quitta la cabine de Katia, dont il ne sortait guère, et frappa à la porte du capitaine.

La troisième fois, Petersen lui dit :

— Bien entendu, vous ne maintenez pas votre démission ?...

Et le jeune homme ne répondit que par un signe de tête négatif.

— Dans ce cas, je puis vous remettre une avance sur vos appointements des trois premiers mois... A quatre cents couronnes par mois, cela fait douze cents couronnes...

— Mais... c'est la totalité de...

— Allez !...

A six heures, Petersen appela le steward.

— L'inspecteur ?...

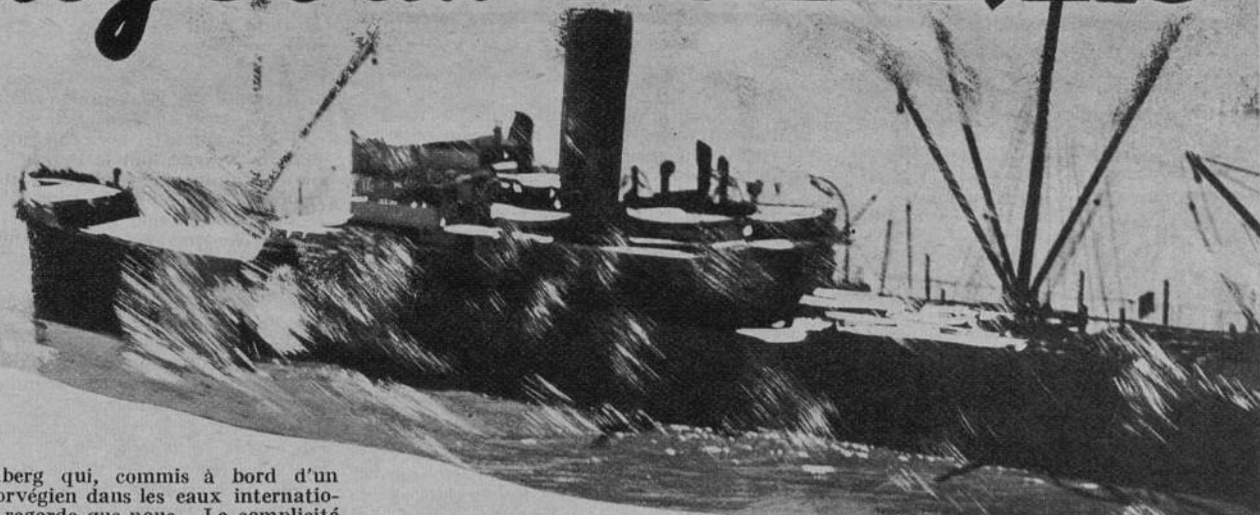
— Il dort toujours... Il m'a demandé de le réveiller quand nous arriverons à Hammerfest... Je crois qu'il est temps que...

— Vous me servirez d'abord à dîner dans ma cabine... Il n'a quand même rien à faire avant que nous soyons à quai...

On naviguait à nouveau dans la nuit. Mais la mer était à peine houleuse. L'accostage se fit sans un heurt, avec une douceur inhabituelle.

Les amarres étaient à peine lovées aux

Elle a trouvé un traîneau, un Lapon et deux rennes.



bittes que Petersen, après un regard au couloir, pénétra dans sa cabine et se mit à manger, non tant avec un féroce appétit qu'avec une application anormale.

Il commanda même du vin, ce qui ne lui arrivait jamais et ce qui obligea le steward à perdre près d'un quart d'heure pour trouver la clef de l'armoire où les spiritueux étaient enfermés.

En fin de compte, d'ailleurs, cette clef se trouva dans la poche même du capitaine qui s'excusa.

— Vous n'avez pas de fruits ?

Les débardeurs déchargeaient les marchandises, en chargeaient d'autres.

Petersen fini par tirer sa montre de sa poche.

— Est-ce que Jennings ne vous a pas demandé de le réveiller ?

— Oui... Il faut que j'y aille...

De la ville, on ne voyait que quelques maisons de bois enfouies dans la neige jusqu'à mi-hauteur des fenêtres.

Le capitaine mangeait toujours. Par la porte entr'ouverte, il vit passer Vriens qui revenait du dehors et qui ramenait un peu d'air glacé.

Au même instant, Jennings se montrait, encore endormi, la bouche pâteuse.

— Je n'en pouvais plus ! soupira-t-il. Je crois que j'aurais été capable de dormir quarante-huit heures... Où sommes-nous ?...

— Hammerfest...

— Depuis longtemps ?...

— Vingt bonnes minutes...

— Personne n'est descendu ?

— Je l'ignore... J'avais une telle faim que je me suis fait servir à dîner...

L'inspecteur sortit. On l'entendit aller et venir. Il revint quelques instants plus tard.

— Vous savez... Je ne trouve pas la jeune femme... Katia Storm...

— Vraiment ?...

— Je suis inquiet... Elle est capable de s'être jetée par-dessus bord, elle aussi... Je ferais mieux d'envoyer un télégramme à Stavanger...

Dix heures ?... Onze heures ?...

Le temps, quand on est là-haut, sur la passerelle, avec dix-huit et vingt degrés au-dessous de zéro, ne se mesure pas.

Ils étaient trois, adossés à la cloison de la chambre de veille. Petersen était au milieu. A sa droite, il avait le pilote, monstrueusement grossi par ses fourrures. A sa gauche, Vriens se tenait immobile, un peu trop raide.

Fut-ce un hasard ? Toujours est-il que la main du troisième officier, tandis que le Polarlys roulait lourdement d'un bord sur l'autre, toucha celle du capitaine, hésita, finit par l'êtreindre.

— Partie ?... fit Petersen à travers son cache-nez.

— Elle a trouvé un traîneau... Un Lapon et deux rennes... Mais il y a toutes les montagnes à traverser...

La voix de Vriens était lourde de nostalgie, d'angoisses refoulées.

— Elle n'a pas essayé de ?... commença son compagnon.

— Elle m'a défendu de la suivre...

Puis il y eut un quart d'heure ou une heure de silence. Les yeux cherchaient les feux des balises. Une voix annonça :

— Honningsvaag...

Le premier port de l'Océan Glacial. Tandis que le pilote pénétrait dans la timonerie pour allumer sa pipe à l'abri du vent, Vriens prononça très vite :

— Vous savez... elle m'a tout dit... Ils n'avaient plus d'argent... Ils n'osaient pas télégraphier à leur père, qui habite Berlin... Ils ont dû s'arrêter à Bruxelles où ils avaient un ami... A Hambourg, ils ont frappé à dix portes... Puis, en désespoir de cause, Silberman est allé chez son oncle,

Sternberg, à qui il a raconté une histoire... C'est ce qui l'a perdu... L'oncle a dû recevoir un peu plus tard les journaux de Paris... Il a une fille de quinze ans que Katia... ou plutôt Else, c'est son prénom, adorait.

Les feux des positions les éclairaient de leurs rayons verts et rouges, car les dynamos étaient réparées.

On vit la flamme de l'allumette du pilote, son bonnet de fourrure, son visage penché, — Else Silberman... répéta Vriens.

Et plus bas :

— Les parents de sa mère habitent près d'Arkangel... Elle va essayer de...

Il tira une cigarette d'un étui d'or que Petersen reconnut.

— Avec neuf cents couronnes... Vous comprenez ?... S'ils vivent encore, ils ignorent son existence... Son père est remarqué avec une actrice...

Ils étaient appuyés, épaule contre épaule, contre la cloison lisse et froide. Le pilote revenait à pas lourds en grommelant :

— Et la sirène !...

Ce fut le capitaine qui étendit le bras et qui tira trois fois la poignée pour annoncer l'arrivée du Polarlys à Honningsvaag, où l'on poussait déjà vers les pilotis des traîneaux chargés de morue.

Le profil de Vriens se découpait dans la lumière verte. La lèvre inférieure se soulevait.

Alors Petersen réunit en un seul faisceau maintes images : des jambes nerveuses, gainées de soie bien tendue, qu'il avait contemplées certain soir ; une jarretelle sombre tranchant sur la chair laiteuse ; le portrait agrandi de sa femme, au mur de sa cabine, et des gosses en blanc sur une toute petite photo d'amateur... La promotion de Delfzijl, enfin, gantée de clair, avec les plus jeunes élèves perchés dans les vergues... Et M. Vriens, le père, en costume colonial, devant une table Louis XVI...

— Ce n'est pas pour nous, mon vieux !... dit-il.

Mais il chercha en vain à exprimer un autre grouillement d'images : Schutringer faisant ces exercices sur le pont... L'odieuse boucherie, dans la cabine de Sternberg...

Le même homme volant quelques ampoules, avalant la morphine, les yeux égarés, anxieux du moindre va-et-vient, sautant par-dessus la lisse...

Ou bien Peter Krull qui avait eu une maison dans la Jacobstrasse et qui, une à une, huit heures durant, lançait dans un trou noir des pelletées de bouille noire... — Allons ! Vous voilà un homme...

Et il ne voulut pas voir le sourire de Vriens, un peu triste, un peu forcé, ni son regard qui errait vers les montagnes d'un blanc de cabanon, où un traîneau devait s'acheminer, cahin-caha, kilomètre après kilomètre, vers la Finlande et la Russie.

GEORGES SIMENON.

FIN

L'ASCENSEUR CRIMINEL

RENNES

(De notre envoyé spécial.)

Un drame.

DEUX personnages seulement : un jeune homme et un vieillard. Le premier, Edmond Bellon, âgé de dix-neuf ans, est ouvrier boulanger et travaille dans l'entreprise de panification dont son père est propriétaire, rue de la Chalotais. C'est un garçon charmant, doux, poli, complaisant et dont les bonnes manières étaient louées par tous les clients chez lesquels il allait livrer. On disait de lui :

— Il est vraiment parfait, ce jeune homme.
— Et toujours prêt à rendre service.
— Si tous les livreurs étaient comme lui...

Le second personnage, Félix Bedouet, soixante-deux ans, retraité des Chemins de fer, demeure au septième étage dans un immeuble cossu, au n° 5 du quai de la Prévalaye. C'est un être acariâtre, nerveux, et ses voisins, à l'unanimité, le détestent :

— Quel méchant homme !
— Il est toujours de mauvaise humeur.
— C'est à peine s'il dit bonjour.
— Tant pis pour lui : si, un jour, il avait besoin d'un service quelconque, il ne trouverait pas beaucoup de gens disposés à le lui rendre.
— D'accord !

UN MÉCHANT HOMME

Félix Bedouet est, en effet, un être méchant : par exemple, sous prétexte que, dans l'ascenseur de l'immeuble où il habite, un écriteau indique aux fourneurs qu'ils ne doivent pas faire usage de l'appareil, il est furieux parce qu'il a vu, à différentes reprises, le jeune Edmond Bellon l'utiliser.

Or, l'ouvrier boulanger est de santé délicate et souffre d'une coxalgie à la jambe droite. Il est donc tout naturel que, dans son cas particulier, il ne respecte point le règlement édicté par le propriétaire, et personne, dans la maison, n'y trouve à redire.

Personne, pas même le dit propriétaire. Personne.

Sauf le retraité des Chemins de fer ! Aussi, à diverses reprises, ayant vu Edmond Bellon dans l'ascenseur, lui a-t-il rdonné :

— Une fois pour toutes, je te défends de servir de « mon » ascenseur.
— Mais...
— Il n'y a pas de mais.
— Mais on m'a autorisé...
— On t'a peut-être autorisé, mais moi, je te défends de remonter « là dedans ». Sinon, gare à toi !
— Bon !

Se sachant dans son droit, connaissant au surplus le mauvais caractère de Félix Bedouet, le jeune homme lui donnait toujours raison, mais se gardait bien d'obtempérer à ses ordres et continuait à utiliser l'ascenseur lorsqu'il venait livrer le pain, quai de la Prévalaye, tous les matins entre 10 h. 30 et 11 heures.

S'il avait pu prévoir, le malheureux, s'il avait pu prévoir...

LE DRAME Il était 10 h. 50 l'autre jour, lorsqu'Edmond Bellon arriva au n° 5 du quai de la Prévalaye. L'ascenseur se trouvant arrêté au premier étage, le jeune boulanger monta jusque-là et entra dans la cabine mobile. Puis il appuya sur le bouton qui devait le faire monter jusqu'au cinquième étage, où son pain était attendu.

Au même instant, descendait Félix Bedouet. En voyant le livreur dans « son » ascenseur, le sexagénaire entra dans une violente colère :

— Ah ! cette fois, je t'y prends, va-t'en ! s'écria-t-il. Tant pis pour toi, tu ne m'échapperas pas !

Ce disant, il tira sur la poignée de la porte du second étage — où il se trouvait — bloquant ainsi l'appareil entre le premier et le deuxième palier.

Edmond Bellon eut tout d'abord à une plaisanterie.

— Vous n'allez pas me laisser là longtemps ? demanda-t-il.

Mais le vieillard était de plus en plus furieux :

— Aussi longtemps qu'il me plaira.
— Il faut que je monte le pain.
— Ça m'est égal.

Attirée par ce bruit de voix, une locataire du second ouvrit sa porte et, se rendant compte de ce qui se passait, elle invita le retraité à avoir pitié du prisonnier.

— Allons, dit-elle, laissez sortir ce petit. Rétablissez le contact.

— Non, je ne le laisserai pas sortir. Et, d'abord, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Peu soucieuse d'avoir des difficultés avec son irascible voisin, la locataire préféra rentrer chez elle.

C'est alors que retentit un terrible cri de douleur, un cri si aigu que tous les habitants de la maison furent aussitôt alertés. Des questions s'entre-croisèrent, d'un étage à l'autre :

— Que se passe-t-il ?
— On tue quelqu'un !
— Où est-ce ?

Ce qui se passait ? Ceci : Tandis que le boulanger tentait de sortir de l'ascenseur par ses propres moyens, une main malveillante avait remis en marche l'appareil et le malheureux jeune homme était maintenant suspendu dans le vide, la tête coincée entre la partie inférieure de la cabine et la cage de fer.

Il était évanoui. Heureusement pour lui, d'ailleurs, car le moindre mouvement aurait pu le précipiter sur le sol où il se serait écrasé.

pendant une demi-heure pour dégager la victime qui portait dans la région latérale du cou une plaie profonde d'où le sang s'échappait à flot : tous les muscles avaient été sectionnés ; heureusement, la carotide n'avait pas été atteinte.

On le transporta immédiatement à l'hôpital où il fut opéré ; son état était grave, mais non désespéré.

L'ENQUÊTE

L'enquête commença aussitôt. Tout d'abord, les constatations des experts désignés par le Parquet de Rennes pour examiner l'ascenseur établirent que l'appareil, mis en panne entre le premier et le deuxième étage, n'avait pu être remis en marche que par une personne se trouvant sur le palier du second et appelant la cabine à ce même étage.

Or Félix Bedouet se trouvait au deuxième lors de... « l'accident ».

D'autre part, si une personne d'un étage supérieur avait appelé l'appareil, celui-ci eût continué sa marche ascendante, décapitant le jeune Bellon.

Où, seul le retraité avait pu remettre l'ascenseur en marche.

Malgré ces preuves diverses et le témoignage de la voisine qui avait assisté à la discussion, le sexagénaire protesta de son innocence, affirmant :

— Je n'ai rien fait, je n'ai rien vu.
Il fallut cependant le protéger contre la



M. Edmond Bellon sur son lit d'hôpital à Rennes. (F. P.)

Des femmes se mirent à crier :

— Au secours ! Au secours !
D'autres, apostrophant Félix Bedouet, lui demandaient :

— Misérable ! Pourquoi avez-vous fait cela ?

Mais le retraité, jouant l'étonnement, déclarait qu'Edmond Bellon avait été victime de son imprudence, et, descendant lui-même paisiblement l'escalier, il s'en allait chercher une barre de fer sur un chantier voisin pour forcer, disait-il, la cage de l'ascenseur.

Lorsqu'il revint, les sauveteurs mandés d'urgence étaient déjà là ; il leur falut

l'assistance de la foule qui voulait lui faire un mauvais coup. Finalement, à la suite de son interrogatoire, Félix Bedouet fut inculpé de violences involontaires, la preuve n'étant pas faite qu'il avait voulu attenter aux jours du jeune homme.

Mais, et cela est à signaler, un écrivain étranger, auteur de *Sar Dubnopal* avait, avant la guerre, imaginé un meurtre commis de cette façon. Cela s'appelait, si je me souviens bien : *L'Ecartelée de l'ascenseur*.

Edmond Bellon, on le voit, l'a échappé belle !

GEO GUASCO.

Tueurs d'enfants

LA ROCHE-SUR-YON

(De notre envoyé spécial.)

ABEL SOURISSEAU est un bien brave homme et il lui est survenu, voici quelques mois, le plus grand malheur qui pouvait fondre sur lui.

Sa femme, depuis longtemps atteinte de tuberculose et qui luttait vaillamment contre le mal, s'éteignit un soir, doucement. Et, du jour au lendemain, Sourisseau se trouva seul sur la terre. Seul sans compagnie, sans partenaire... car, à la vérité, il n'était pas réellement seul.

Il restait avec cinq petits enfants en bas âge.

Une véritable marmaille incapable de se débrouiller elle-même. Quant à Sourisseau, il ne lui était pas possible de lui sacrifier même quelques heures par jour.

Le pauvre homme sans bien, sans avoir, histoire de rapporter juste de quoi nourrir sa progéniture, se devait déjà de travailler de ferme en ferme, de l'aube au coucher du soleil.

Sa femme morte, son foyer détruit, il prit la plus sage résolution, il confia, en

nourrice, ses enfants à des fermières du voisinage.

C'est ainsi que le petit Gilbert, trois ans à peine, prit le chemin du village de Monchamps, où il alla loger chez une certaine M^{me} Garnier.

Le dimanche, il allait voir l'un ou l'autre. Sourisseau menait cette triste existence lorsqu'au début de la semaine passée un habitant du hameau du Plessis, où il s'adonnait à des travaux des champs, l'avertit que M^{me} Garnier désirait le voir au plus tôt.

— Le petit Gilbert, ça ne va pas, à ce qu'il paraît.

Sourisseau ne fit qu'un bond jusqu'à Monchamps.

— Il a eu un gros rhume, expliqua la femme Garnier, un très gros rhume, et il n'a pas l'air de se rétablir.

Certes, Gilbert avait l'air malade, même très gravement. Il geignait faiblement dans sa couche et ses yeux brûlaient de fièvre.

Il reconnut à peine son père.

Sourisseau se décida aussitôt :

— Transportons-le à l'hôpital de la Roche-sur-Yon. Je vais demander à louer une auto.

La femme Garnier n'osa pas s'interposer, elle tint même à accompagner Sourisseau à la préfecture de la Vendée.

C'était un petit moribond qu'on offrait à l'examen de l'interne de service.

— Il paraît que c'est un rhume, fit le père.

L'interne hocha la tête, peu convaincu : — Nous allons bien voir, répliqua-t-il, et il se mit en devoir de déshabiller le bambin.

La femme Garnier paraissait de plus en plus gênée.

Et, bientôt, s'offrit aux regards de tous un petit corps martyrisé, un petit corps noir de plaies et bosses.

Sourisseau ne comprenait pas : — Mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? répétait-il.

— Ce n'est rien, faisait la femme Garnier, il est tombé quelquefois... L'autre jour, il est tombé sur une bassine.

L'interne avait fait quérir le Dr Poissonnier, chef de service. Ce dernier praticien releva des contusions internes et notamment une fracture du poignet droit.

Trois heures plus tard, le petit Gilbert rendait le dernier soupir.

On imagine bien que, le soir même, la femme Garnier ne rentra pas directement à sa ferme. Elle accomplit tout d'abord un long stage dans les locaux de la gendarmerie.

Sa fille aînée, Lucie, dix-huit ans, vint l'y rejoindre.

Lorsque les deux femmes comprurent qu'il était inutile d'insister, que leur explication du « gros rhume » était plus que suspecte, elles admirèrent qu'elles battaient parfois le malheureux bambin.

— Il n'était pas propre au lit... Il fallait bien le dresser à être propre.

A leur sens, cette petite incontinence de l'enfant légitimait les corrections qu'il avait pu recevoir.

— Dame ! Quelquefois on y a peut-être été un peu fort sans faire exprès !

On y allait « un peu fort » très souvent !

Lucie Garnier, moins lêtue que sa mère et surtout plus inconséquente, finit par donner tous les détails.

Je les livre à vos méditations :

— Corriger normalement un enfant ne fait pas qu'il meurt le corps couvert de bleus ? Comment le battiez-vous ?

Et Lucie de répliquer :

— Avec des sarments, pour sûr !

— Et vous frappiez fort ?

— Assez évidemment... puisque vous avez vu les marques.

Les aveux de Lucie Garnier se firent de plus en plus cyniques :

— Le 19 avril, comme il avait encore été très sal au lit, je l'ai si violemment poussé qu'il est tombé sur le dallage en ciment... c'est ce qui a provoqué les blessures qu'il portait sur le front. Il a beaucoup crié ! Quand ma mère est rentrée, elle a voulu le soigner... Elle a appliqué des compresses... mais l'eau était si chaude, elle était bouillante, qu'il cria plus fort encore, il fut brûlé vif.

Lucie Garnier, qui aime la précision et donne les dates, poursuivit :

— Le 21 avril, je lui donnai une nouvelle correction. J'y allai si fort que j'en avais la chemise mouillée par la sueur !

Enfin, comme on la questionnait sur la fracture du poignet, elle expliqua :

— Ah ! j'y pense ! Quelques jours plus tard, j'ai tiré si rapidement le petit Gilbert de son lit en le prenant par le bras... qu'il est possible que ce soit à ce moment-là que je lui ai brisé le poignet !

Ainsi se déroula sous les yeux des enquêteurs le film du martyr du petit Gilbert.

Sans compter qu'aux sévices avoués par Lucie Garnier, il convient d'y ajouter ceux dont a fini par se reconnaître coupable la mère.

A la vérité, depuis la mort de M^{me} Sourisseau, le petit Gilbert, quotidiennement, était le jouet des brutalités des deux mégères.

Il ne pouvait sortir vainqueur d'une telle bataille.

Il en est mort.

Quelle raison trouver à cette cruauté ? Aucune. Aussi bien Lucie et sa mère ont été incapables de déterminer les mobiles qui les poussaient.

Une sorte de bestialité primitive ?... Uniquement cela peut-être.

Et une bestialité qui ne s'est pas seulement manifestée au détriment du petit Gilbert paraît-il.

Les langues se sont déliées depuis le drame au petit village de Monchamps.

On s'est soudain souvenu que la femme

(Suite page 15.) PHILIPPE ARTOIS.

— Nous continuerons, la semaine prochaine, la publication des souvenirs historiques :

Vincennes, Prison du Roi

écrits spécialement pour POLICE-MAGAZINE par Roger RÉGIS

Tueurs d'enfants

(Suite de la page 14.)

Garnier avait eu dix enfants... et que plusieurs sont morts en bas âge.

Dans le temps, les méthodes pour le moins spéciales de la femme Garnier de sevrer ses nourrissons n'avaient-elles point amené les autorités à confier l'un des enfants Garnier aux bons soins de l'Assistance publique?

L'émotion est telle à Monchamps qu'il est possible qu'on apprenne des tas de choses...

Quoi qu'il en soit pour l'instant, le Parquet de La Roche-sur-Yon est saisi de l'affaire et a décidé de faire pratiquer l'autopsie du petit cadavre.

La femme Garnier et sa fille, de ce fait, ont été inculpées de coups et blessures ayant entraîné la mort.

Aussi sont-elles restées en liberté provisoire.

Tel est le régime que le code accorde aux tueurs d'enfants alors que le premier voleur de petits pains venu, au soir même de son forfait, couchera en prison.

A quoi servent donc, dans ces conditions, les campagnes menées pour l'enfance malheureuse?

La loi, une fois de plus, ne défend pas les faibles.

Et est-il quelque chose, quelque être plus faible, plus innocent qu'un gosse de trois ans?

Et, tandis que je recueillais ces renseignements à la Roche-sur-Yon, les quotidiens annonçaient dans le même temps d'autres drames de cette sorte, aussi navrants, aussi désolant qui avaient pour théâtre d'autres coins de nos belles provinces.

Un gosse mort dans le Dauphiné, mort martyrisé.

Un poupon assassiné en Champagne...

Un autre repêché en Seine près de Bezons etc...

Quel massacre des innocents!

Il n'est qu'une solution pour mettre un terme à cette hécatombe: faire la loi plus sévère, la faire aussi sûre et inflexible que pour le parricide.

PH. A.

.....
Chaque demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **0.65**

SENSATIONNEL !!!

UN ROMAN COMPLET ET INÉDIT DE

GEORGES SIMENON

pour **50 centimes!**

Aujourd'hui paraît le n° 4 de

POLICE-FILM qui publie

Une nouvelle enquête du Commissaire Maigret

TEMPÊTE SUR LA MANCHE

Par Georges SIMENON

Romans déjà parus dans **POLICE-FILM** :

N° 1. — **MADemoiselle BERTHE ET SON AMANT**, par GEORGES SIMENON.

N° 2. — **CINQ FEMMES... UN ASSASSIN**, par VERSE-STEFF.

N° 3. — **LE POLICIER GANGSTER**, par GEO BOSCH-STEIN.

EN VENTE PARTOUT : **50 centimes** le numéro.



PRIMES GRATUITES

offertes à nos lecteurs habitant la France ou ses Colonies qui s'abonnent ou se réabonnent pour 1 an

(Au tarif des Abonnements à Prime)

AU CHOIX :

Une bouteille isolante OSMOS, contenance trois quarts de litre, fabrication très soignée, avec étui en forte tôle vernie.

Ajouter 2 fr. au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage.

Un porte-mine WAHL-EVERSHARP à mine rentrante, ébonite marbrée de couleur.

Ajouter 1 fr. 25 au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage.

Un jeu de 52 cartes BRIDGE-POKER, très belle qualité.

Ajouter 2 fr. au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage. (Consulter ci-dessous notre tarif d'abonnement.)

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{me} MARYS, 16, r. de Monceau, Paris-8^e. Envoyer prén., date nais., 15 fr. mand. (10 à 19 h).

ÉCOULEMENTS TARIS

Cystite, hypertrophie de la prostate. Traitement efficace, sans danger par puissant antiseptique urinaire

PAGÉOL

CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes Paris - Rens. gratuits. Ec. service 601 PO

ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC



"VÉRIFIÉS, CONTROLÉS, GARANTIS"

• Ivoire »	Soie blanche fine.	La dz.	12.
• Réservoir ivoire »			13.
• Velouté »	Soie rose ext.-fine.		14.
• Rés. voir velouté »			15.
• Naturel »	Soie brune surfine.		16.
• Réservoir naturel »			17.
• Cristallin »	Soie blonde super		18.
• Réservoir cristallin »			19.
• Pelure »	Soie peau ext.-superf.		20.
• Réservoir pelure »			21.
• Latex »	Soie lactée invisible		25.
• Renforcé »	Lavable extra.		26.
• Soie chair »	Lavable supérieur.		28.
• Supersochair »	Lavable ext.-supér.		30.
• Epais »	Lavable d'usage.		35.
• Crocodile »	Spécial.américaine.		50.
• Baudruche »	Surfine supérieure		50.
• Bout américain »	Modèle très court.		10.
• Collection »	Mod. variés supér.		30.
• Échantillons »	Mod. variés extras.		49.
• Assortiment Black Cat »	20 mod. différents.		18.
• Le Vériflor »	appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs.		12.

RECOMMANDÉ : "Latex" invisible et "Soie chair" lav. CATALOGUE illustré tous articles intimes, cacheté fco. ENVOIS rapides, recomm. sans marque apparente. PORT : France et Colonies : 2 frs. - Étranger : 3 frs. PAIEMENT par mandat (Contre remb. : frais 3 frs). Pas d'envoi contre remb. à l'Étranger.

BELLARD - P - THILLIEZ

HYGIÈNE

55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS-9^e

Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue

Magasins ouverts de 9 à 19 heures. (Vente discrète)

Même maison : 22, Faub. Montmartre (8^e boulevard)

PIERRE DAC

LANCE



L'OS à MOELLE

Organe Officiel des Loufoques et **BAT** tous les **RECORDS DU RIRE**

Le numéro **75** ^{cmes} EN VENTE PARTOUT

Collaboration des plus éminentes personnalités de la Faculté de Paris

LE IMMENSE SUCCÈS JOURNAL SECRET

REVUE MÉDICO-SEXUELLE

ACHETEZ aujourd'hui le **Numéro 8** En vente **3 Frs** partout **3**

" POLICE-MAGAZINE "

Direction - Administration - Rédaction
3, rue Taitbout, PARIS (IX^e)

Téléph.: Taitbout 59-68. - Compte Ch. Post. 259-10. R. C.: Seine 64-345

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec prime) ...	75 fr.
	Un an (sans prime) ...	60 fr.
	Six mois (sans prime) ...	35 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	70 fr.
	Six mois ...	40 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux. Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



Eugène Deloncle, l'un des principaux accusés de l'affaire du C. S. A. R., est malade. On l'a conduit à l'hôpital Cochin pour y être radiographié. Ci-dessus : un taxi emmène l'inculpé de la prison. (N. Y. T.)



En dépit de très nombreuses et consciencieuses battues menées pied à pied dans les bois qui entourent Fontainebleau, aucune trace n'a pu être trouvée des enfants du docteur Simkoff, morts ou vivs. Le mystère s'épaissit... (Rap.)



Rue Oberkampf, à Paris, un nommé Marcel Bloch, tailleur, a assassiné à coups de revolver toute la famille d'un de ses créanciers, M. Guthweiser, tailleur également. Bloch, que l'on voit sur notre document après son arrestation, tua M. et M^{me} Guthweiser et blessa leurs trois enfants. (Safara.)



Un horrible drame, route de Cugnaux, à Toulouse. Angèle et Zizi Pigozzo (sept et neuf ans) ont été égorgés par leur mère dans une crise de neurasthénie. M^{me} Pigozzo avait déclaré : « Je ne veux pas que mes enfants soient malheureux. » (N. Y. T.)



A Paris, où il se cachait sous le nom de Marcel Ménager, on a arrêté un nommé Louis-Eugène Sahuc, ouvrier fumiste. Sahuc, interdit de séjour, s'était rendu coupable d'un meurtre, à Strasbourg, en 1935 ; et, depuis, la police n'avait jamais pu mettre la main sur lui. (F. P.)



Des incendies de forêts éclataient presque quotidiennement, depuis quelque temps, dans les forêts qui avoisinent Valenciennes (Nord). La police a réussi à mettre enfin la main sur l'incendiaire. Il s'agit d'un nommé Marcel Pique, à demi fou, qui vivait dans les bois. (F. P.)



La police a arrêté à Paris les époux Malatrat, parents indignes. Les époux Malatrat avaient laissé mourir de faim dans leur logement, rue Mademoiselle, leur fille Monique, âgée d'un an, et, depuis trois semaines, ils continuaient à vivre auprès du corps en pleine décomposition. (F. P.)